

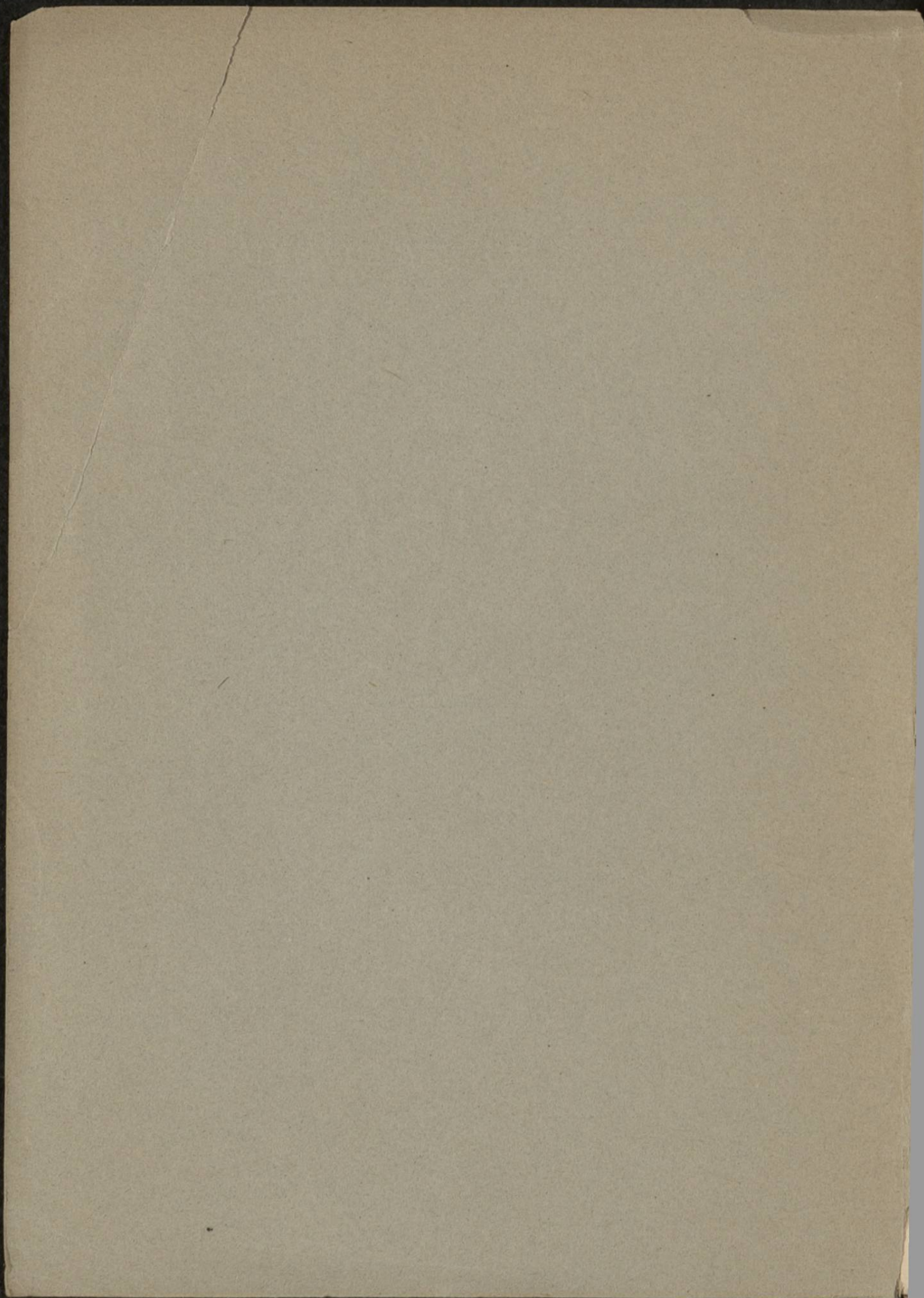
*BLANCHE ROUSSEAU*

L'Ombre  
et le Vent

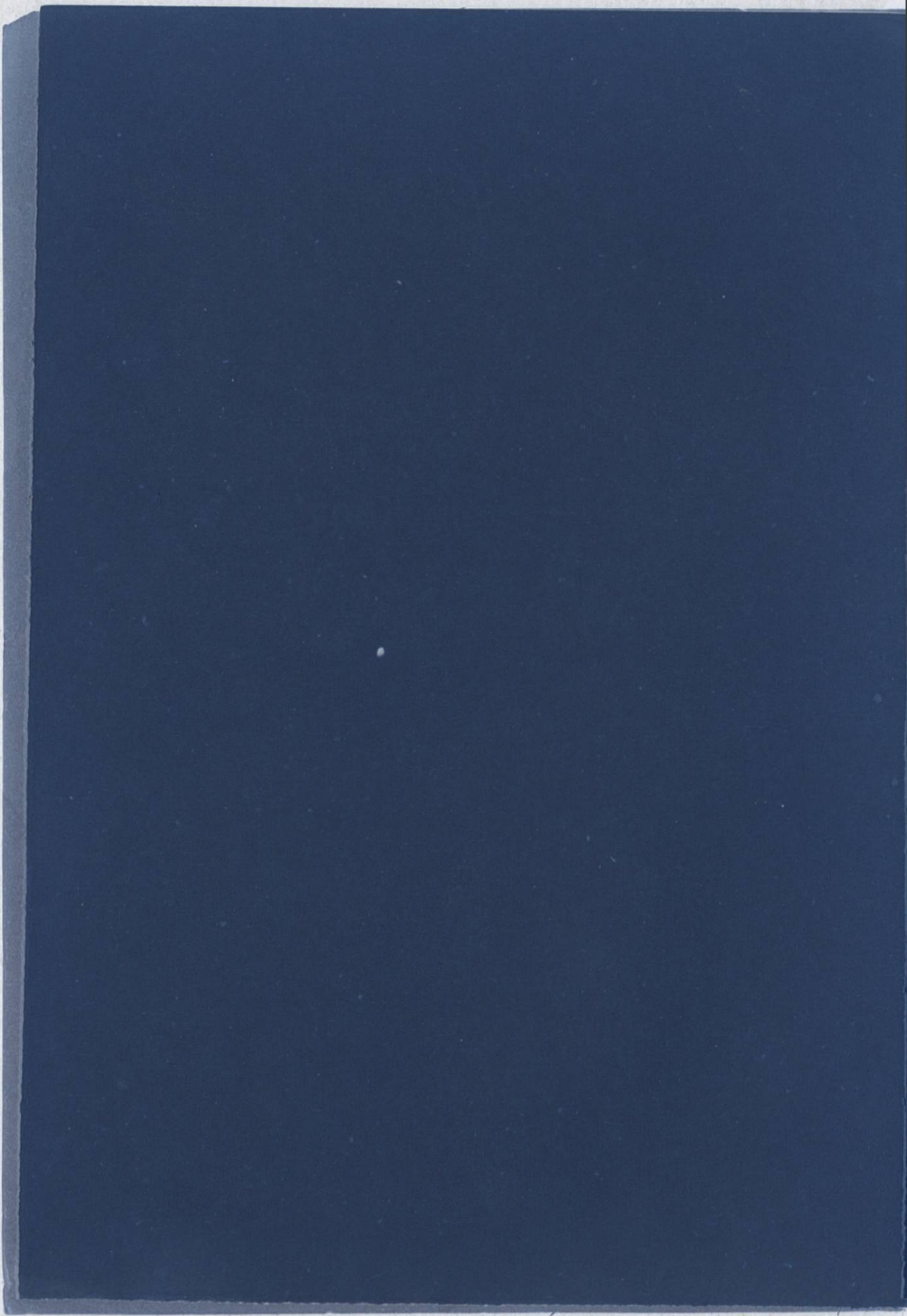


*PARIS*  
LIBRAIRIE FISCHBACHER  
33, RUE DE SEINE, 33

—  
1902



ML  
A  
8789



à Georges Harlow,  
en confraternelle sympathie  
Blanche Behal - Rousseau

---

## L'Ombre et le Vent

*Toutes ces choses sont passées  
Comme l'ombre et comme le vent!*

VICTOR HUGO.

DU MÊME AUTEUR :

Nany à la fenêtre.

Tilette.

*BLANCHE ROUSSEAU*

L'Ombre  
et le Vent



*PARIS*  
LIBRAIRIE FISCHBACHER  
33, RUE DE SEINE, 33

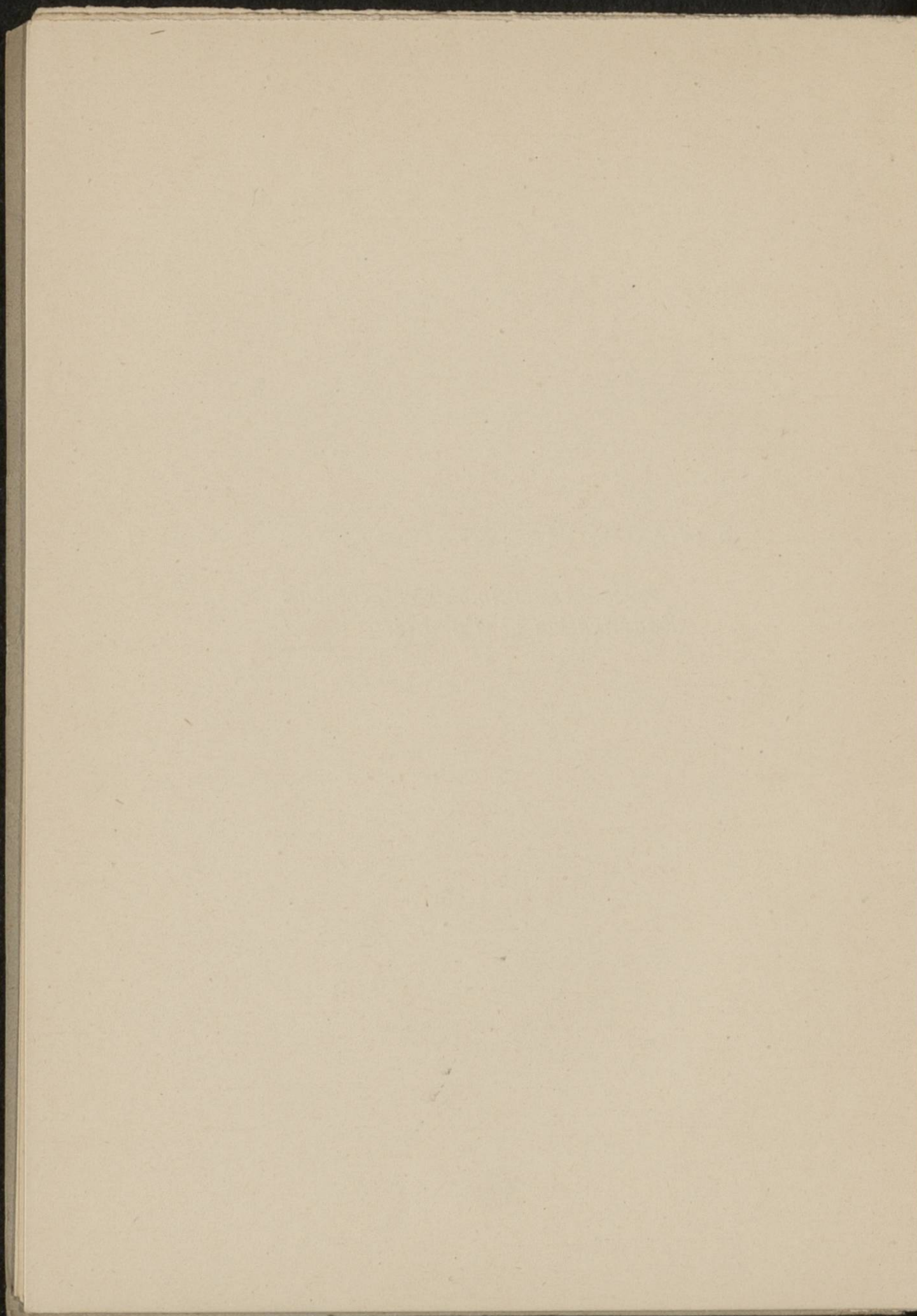
—  
1902

THE  
ANNALS OF THE  
ROYAL SOCIETY OF LONDON  
NEW SERIES  
VOLUME 100  
PART 1  
1990

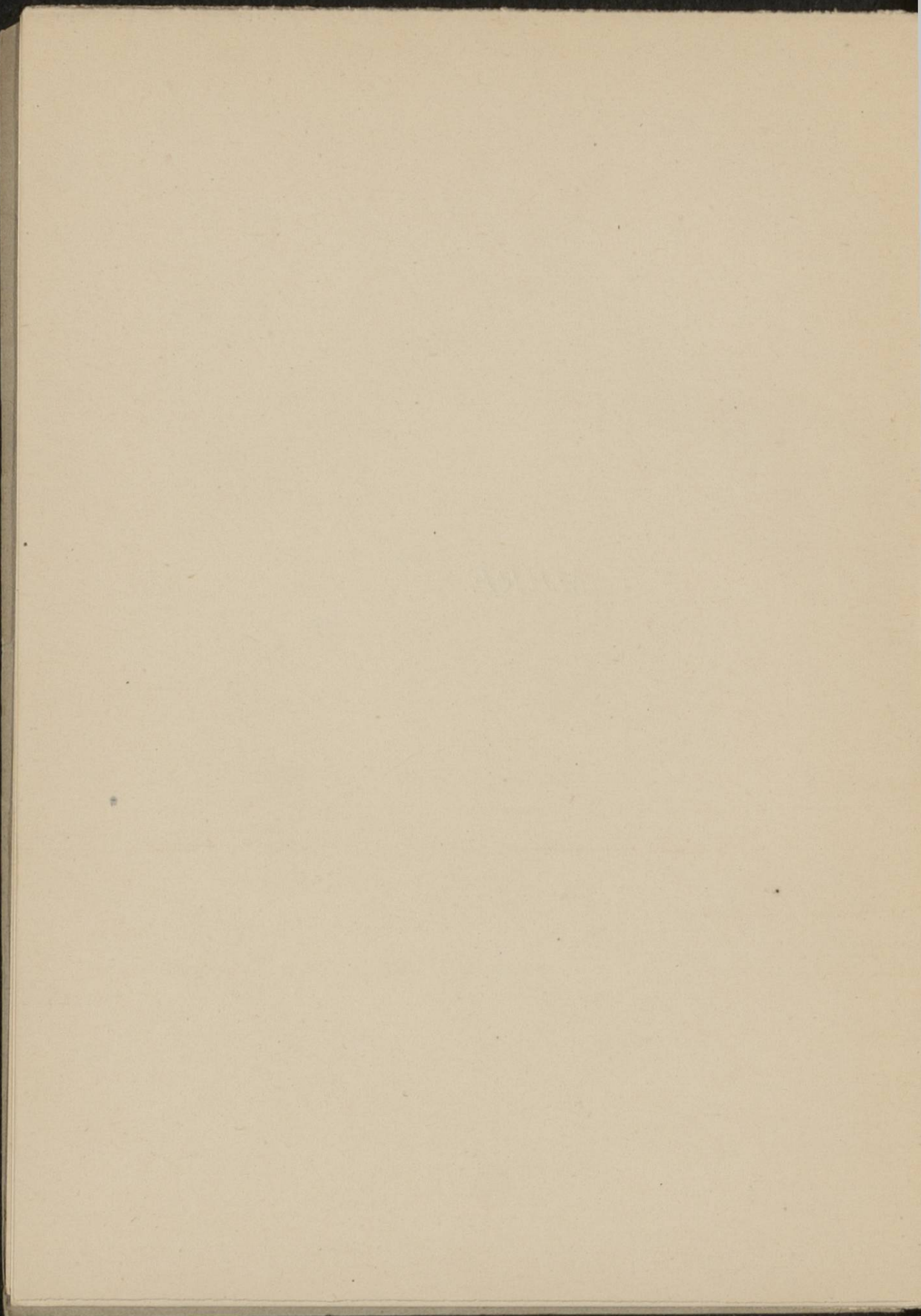


A CHARLES VAN DER STAPPEN

*Avec mes sentiments respectueux  
d'admiration et d'amitié.*



*MÈRE*



Je revois Mère un soir d'été où il y avait une odeur d'abricot, et, dans les allées du jardin, un ruisseau de roses effeuillées et meurtries.

Elle avait, je me souviens, une robe d'étoffe soyeuse au dessin touffu et multicolore, dont les fleurs différentes et vives se mêlaient sur un fond d'azur. Un grand chapeau de paille abritait son visage, dont le

bord flexible et doré se soulevait et s'abaissait comme s'il eut flotté sur de l'eau.

Du jardin Père lui criait :

— Venez, venez bergère...

Et elle, debout sur les marches bleues du perron, se penchait tout en souriant, comme une fragile convalescente... Les marches bleues où il y avait des taches de pluie séchée et, je me souviens, une petite cerise écrasée.

Nous avions alors, dans notre salon, un dessin jauni et fané, qui reproduisait à la plume l'*Embarquement pour Cythère*... Je ne sais pas pourquoi mon souvenir de cette minute se confond avec cette image, elle-même confuse et dénaturée. Et je revois Père comme un joli seigneur, avec une taille étroite, une petite queue de cheveux poudrés, une épée, un habit brodé d'or...

Une musique flétrie, vieillotte et singulière

accompagne le geste de sa main tendue vers  
Mère... la sautillante valse d'une boîte à  
musique, triste comme une vieille romance...  
Mère dans sa robe d'azur chargée de fleurs,  
son chapeau balancé comme un vaisseau  
léger, sa grâce touchante et frêle de conva-  
lescente dans l'odeur d'abricots et de roses  
meurtries.

... C'est une image décolorée comme sous  
la pluie ou sous les larmes.

\* \* \*

*Il pleut! Il pleut bergère!  
Rentrez donc vos moutons...*

Je me souviens de cette image très dorée  
que je regardais un dimanche.. Et je ne sais  
quel dimanche, et je ne sais plus où, et je ne

sais plus *quand*... mais je me souviens seulement que l'image était très dorée, parce que cet or m'éblouissait — et qu'il pleuvait, parce que cette pluie m'attristait — et je trouvais que toutes ces choses — l'or, la pluie, le dimanche et l'image — formaient, avec moi-même, une étrange harmonie. Et l'image représentait la petite bergère avec une robe à paniers, une jupe dorée, fuyant, légère, vers une chaumière sous des roses. Et je savais très bien que la bergère c'était Mère — et je songeais : Où s'en va-t-elle, si vite, si vite, sans rien dire... Où est cette chaumière? Où est cette chaumière?... Et je sentais mon cœur battre à grands coups précipités, comme si j'avais moi-même couru très vite, derrière quelqu'un, sous la pluie désolante...



\* \* \*

... Son teint de camélia.

Je ne sais plus qui disait cela une après-midi de campagne, certainement très lointaine. Mais ces paroles s'accompagnent du sourire de Père, et d'un geste de Mère offrant, dans une corbeille, des pommes et des pêches. Et dans le soleil qui lui dore la moitié du visage, tandis que l'autre reste dans l'ombre, je revois ce teint fabuleux, cette blancheur miraculeuse...

Elle était pâle, d'une pâleur vivante et chaude, comme si tout le sang eut abandonné son visage pour se porter au cœur ; comme si ce cœur pesant et surchargé eût fait irradianter à travers son visage sa lumière et sa force vive. C'est pourquoi l'image de Mère m'apparaît, au temps de l'enfance, compa-

nable aux hosties consacrées — lourdes de sang — et toutes blanches.

\* \* \*

En ce temps-là nous avions deux maisons : l'une à Bruxelles, l'autre à Mousty.

De la maison de ville je ne revois plus rien, sinon l'arbre de lilas mauve qui était au bout du jardin; et, sur la cheminée de la salle à manger, une petite tête de marbre blanc, avec des yeux creux et pleins d'ombre pareils à des vases de mélancolie.

La maison de campagne avait un grand jardin au fond d'une cour blanche; un petit jardin, par devant, avec un frêne pleureur, des sapins et des roses. Avec sa grille d'argent, ses persiennes vertes, ses pelouses rases, elle avait l'air d'un grand jouet.

Des fenêtres de l'étage on voyait les collines, par les beaux soirs d'été diaphanes et roses, comme trempées d'aurore...

Et il y avait des roses partout ! Et je revois ce temps à travers les roses !... Des roses au parfum de pêche ! Des roses à l'odeur d'encens ! .. Des roses dans les vases... des roses dans les plates-bandes... Des roses qu'on cueillait, qu'on effeuillait, qu'on foulait aux pieds... Des roses qui tombaient des branches, qui tombaient du ciel, qui tombaient des âmes... Des roses dont je perçois encore le savoureux arôme, le geste abandonné dépouillant les corolles, défaisant les pétales comme l'écorce d'un fruit ou le vêtement d'un corps...

\* \* \*

La maison de Mousty était protégée par les saintes.

Elles étaient alignées le long du vestibule, sur des socles fixés aux murs : Sainte Cécile avec sa harpe, sainte Barbe, une main sur sa tour, sainte Marguerite qui avait un filet sur ses cheveux gonflés en coques, sainte Marthe et sainte Béatrice.

Les hirondelles avaient construit un nid sur le front de sainte Béatrice, et puis l'avaient abandonné avant même d'y avoir pondu. Dans mon esprit d'enfant ce nid vide accroché au centre du front pur, sur les admirables paupières, représentait un vague symbole, toute une obscure allégorie...

Je ne passais jamais devant les saintes sans faire une prière mentale. C'est Mère qui me l'avait appris. Elle disait : « Quand nous mourrons elles nous accompagneront au ciel. »

Et je me suis demandée souvent si elles l'avaient accompagnée, vraiment ; si elles avaient fait un cortège à ma douce maman. Si elle avait gravi la montagne céleste dans les musiques de sainte Cécile, escortée de sainte Marguerite majestueuse et royale, de sainte Barbe avec sa tour, de sainte Marthe humblement penchée, de sainte Béatrice offrant en holocauste le nid vide accroché entre ses beaux sourcils...

\* \* \*

Sous le frêne pleureur du petit jardin l'ombre sentait le réséda. C'était là que travaillait Mère, les longs après-midi d'été, les après-midi de chaleur torride où le silence est suspendu dans les roucoulements de pigeons comme dans un hamac.

Elle brodait, je me souviens, des rosaces de soie blanche au bord d'une nappe de communion. Je la revois avec son cou pliant, sa tempe adamantine, sa coiffure...

Une épaisse natte de cheveux se posait en couronne sur ses bandeaux plats; son cou nu palpitait; une ombre douce et tiède s'amas-sait au creux de ses yeux. Et le soleil, en traversant les feuilles, trempait ses ongles miroitants.

Parfois elle me disait des fables. Parfois elle chantait. On voyait passer dans les fables, des prés, des moutons, des houlettes. Sa voix était singulièrement timide; elle évoquait un mince jet d'eau, un murmure fragile, au fond d'un parc abandonné plein de statues brisées et de lilas flétris.

J'aimais de l'écouter en appuyant mon front contre la robe de Mère.

L'étoffe de cette robe était douce et fraîche comme la mousse des forêts. Je comparais Mère à la mousse, à la fraîcheur des bois, aux fraises-ananas de l'enclos, pâles et odorantes, à l'ombre du sorbier qui étalait, sur le gazon, les détails de sa forme exquise...

Parfois le ciel était plein d'hirondelles, et d'autres fois plein de colombes : elles volaient autour de l'église en décrivant des cercles dans l'axe du clocher.

A quatre heures, on entendait Lia moudre le café dans la cuisine ; puis son tablier blanc apparaissait au seuil.

Et le vent remuait dans l'air l'odeur du buis et des sapins...



— Va jouer, me disait Mère. Et je jouais au voyage de noces.

Il y avait dans la cour une remise, et dans la remise une vieille berline, branlante et disloquée, couverte de poussière. Je m'enfermais dans la berline, et je criais : « Partez cocher!... » Alors mon cœur battait plus vite, l'ombre se remplissait d'ivresse. Et je sentais que la voiture m'emportait à travers le monde, à travers des espaces immenses, sous des orangers, dans des champs de roses. Je refermais de toutes mes forces mes petits bras contre mon cœur. Je sentais des baisers tomber sur mon visage ainsi qu'un duvet tiède. Et je songeais que Mère était partie, un jour, dans la vieille berline à travers le monde, à travers des espaces immenses, sous des orangers, dans des champs de roses. Et qu'elle avait appris ses fables et ses chansons



au bord de je ne sais quels lacs, en des crépuscules adorables et bleus, en des pays lointains d'iris et de cyprès....

\* \* \*

Tandis que Mère brodait, sous les branches inclinées, dans les chaudes après-midi, je me souviens d'avoir pensé des choses singulières.

Je souffrais de sa modestie, de sa grâce irréaliste, du charme de ses gestes, de l'harmonie de sa personne, comme d'un bonheur trop délicat, comme d'une aurore trop parfaite...

L'ensemble de ses grâces me paraissait un rêve arrêté dans le temps — le pollen safrané d'une églantine ouverte, que le vent emporte et disperse...

Et je me souviens que, passant un jour devant la grande glace du hall, je m'étais regardée, si petite dans mon tablier bleu avec ses manches trop longues, j'avais songé très gravement : Est-ce que tout cela est vrai ? Est-ce que ces choses existent réellement ? Est-ce que la vie n'est pas un rêve ?...

\* \* \*

Que ces jours sont vivants en moi !

Je revois la cueillette des groseilles, la grappe suspendue entre les doigts de Mère, les petits fruits rouges oscillant au bout des pédoncules comme des gouttes d'eau vermeille où les graines flottaient...

Nous en remplissions de grandes mannes ; et puis, dans la cuisine, nous aidions à les éplucher. Et Mère faisait la confiture.

Je la revois, tout enveloppée d'un ample tablier blanc, agitant doucement dans la bassine de cuivre la grande cuillère où s'attachait une écume rosâtre...

Elle m'apparaissait alors comme la Reine de la légende : Le Roi compte son or, la Reine fait des confitures... Je songeais qu'elle ressemblait véritablement à une reine, avec son beau cou blanc et ses boucles d'oreilles à franges d'or.

Et son geste prenait des significations profondes... Le geste de sa main, remuant la cuillère dans le sirop vermeil, signifiait la sécurité, la maison claire avec ses porcelaines, le verger plein de fruits, les tièdes soirées de Mai avec le bruit des hannetons et les mites nocturnes autour de la lampe...

\* \*\*

Elle visitait les pauvres comme les châtelaines d'autrefois, — oui, véritablement comme une châtelaine d'autrefois, avec un grand panier plein de pains, de vins et de fruits.

Elle était, alors, Élisabeth de Hongrie du *Miracle des roses*. Rien ne m'aurait moins étonnée que de voir une moisson de roses soulever le couvercle d'osier. Parfois j'en respirais l'odeur... Et je marchais doucement près d'elle, dans l'ombre de sa jolie robe.

Qu'elles étaient jolies, ses robes, qu'elles étaient jolies !... J'en revois une tout particulièrement, luisante et blanche, semée de petits bouquets noirs...

Et une autre, toute bleue, garnie d'un nœud de mousseline...

Et puis, autour de son doigt, cette petite bague d'or aux yeux de turquoises...

\* \* \*

C'était la bague de ma grande sœur.

Ma grande sœur s'appelait Mariette. Elle était morte à dix-huit ans. On l'avait ensevelie dans sa première robe de bal qu'elle n'avait jamais portée. Un portrait la représentait dans cette robe blanche, aux poches extérieures et plissées, ornée de nœuds de satin rose.

Elle souriait d'un air de gaîté. Ses cheveux noirs découvraient son front et flottaient le long de son dos jusqu'à ses hanches fines.

Au moment de cette mort on avait craint pour la raison de Mère. Et tous les souvenirs de Mariette étaient soigneusement enfermés dans une chambre où elle n'entrait pas — une grande chambre à demi obscure où Père s'enfermait de longues heures.

Je la revois...

Les murs étaient couverts de portraits et d'esquisses : Mariette lisant, ou écrivant, Mariette en toilette de promenade, ou bien assise dans une prairie, avec un chapeau de soie bleue... Et puis une foule d'ébauches que sa main même avait tracées : paysages, sous-bois, des études de fleurs, un bouquet de jonquilles — oh ! comme je revois celle-ci ! — près d'un ruban vert dénoué...

Ces choses anciennes vivaient d'une vie profonde.

On les sentait toutes closes autour d'une âme. Il en émanait une odeur de passé, de joie vieillie, d'amour candide. C'était l'histoire de la jeune fille qui se lève dans l'aube rose, se promène, cueille des fleurs, rêve au bord d'un ruisseau, et s'endort pour la nuit après avoir fait sa prière.

.. Bien des fois, en ce temps, je me suis imaginée qu'elle n'était pas morte, mais éloignée de nous pour quelque raison mystérieuse, qu'elle allait revenir comme ces enfants des contes, que les bohémiens ont volés, apparaître un beau soir entre les sapins du jardin dans sa robe démodée, avec ses grands cheveux.

J'attendais aussi le miracle qui animerait le portrait, qui lui ferait tendre vers moi sa main d'ivoire avec l'éventail de satin...

Mon cœur battait dans l'ombre...

Et, au fond de la chambre, il y avait ses petits meubles : la table à ouvrage aux tiroirs remplis de laine blanche et de chaussons inachevés ; le secrétaire en bois de rose où l'on avait rangé ses petits souliers de bal, son rond de serviette et son coffret en bois de Spa décoré d'églantines ; une bouteille étroite et

plate où l'on pouvait lire : *Eau de Lourdes...*  
d'une écriture décolorée...

\* \* \*

O tristesse de ma douce Mère ! Elle n'en faisait la confiance qu'aux vierges des campagnes.

Je me souviens de nos promenades, des petites chapelles blanches disséminées entre les champs, où l'on voyait, derrière la grille, une petite Notre-Dame sous des voiles fanés.

Les unes avaient des robes blanches et d'autres de brocart; d'autres encore de simples mantes en coton paysan parsemées de fleurettes. Elles se tenaient toutes roides, avec un cierge dans la main gauche et, sur le poing tendu, l'enfant Jésus comme un faucon.



— Reste là, disait Mère, je reviendrai bientôt.

Elle m'installait non loin d'elle, dans une herbe remplie de pâquerettes et de scarabées. Et puis je la voyais tomber sur le seuil de l'asile, tomber avec ses deux mains jointes et son visage contre la grille.

Elle restait ainsi longtemps, si longtemps que je m'endormais ; je m'assoupissais à demi et les choses m'apparaissaient dans le lointain d'un rêve..., les pavés couverts de poussière, les blés jaunes, les maisons bleues, de mousseline et d'encens, au fond de l'horizon, Mère immobile au seuil de la chapelle comme une statue renversée.

Le soleil faisait miroiter la paille de son chapeau et, se répandant tout le long de son corps, stagnait dans les plis de sa robe comme une chaude liqueur dorée.

Et je songeais confusément :

— Est-ce que j'oublierai ? Ou, quand je serai très vieille, me souviendrai-je de tout ceci?... Me souviendrai-je d'avoir vu Mère au seuil de la chapelle?... Mère tout en or sous le grand ciel d'azur...

\* \* \*

Des gestes, des regards... sous certaines lumières certaines attitudes de son être charmant... Ainsi de vagues fantômes se soulèvent en moi, errent un instant et s'effacent, plumes arrachées d'une aile à jamais immobile...

Un jour, elle écoutait un récit en cousant. Et ses paupières, tour à tour se soulevaient et s'abaissaient, d'un geste doux et régulier ; ses prunelles remontaient ou descendaient

sous l'ombre comme une petite marée d'eau bleue...

D'un autre moment je revois ses mains, soulevant une assiette de raisin. Les lourdes grappes tremblaient sur la porcelaine fragile, de petites outres transparentes gonflées de miel ou de vin violet. Et son index, touchant la queue meurtrie, s'était mouillé de sève...

Et puis encore ses cils dans une bordure d'ombre...

\* \* \*

Elle était la fille d'un marquis. Aussi de quelle splendeur j'entourais son enfance !

Elle avait, en réalité, connu de précoces privations, une jeunesse laborieuse, l'angoisse des misères dignes, ombrageuses et dissimulées. Mais je ne pouvais pas m'imaginer ces choses.

Les nobles, dans mon esprit d'enfant, étaient presque des rois. Ils avaient une couronne, des trésors, un manteau de pourpre et d'hermine. Ils étaient toujours entourés de magnificence comme les saints d'une auréole.

Et comme mon grand-père était Italien, je songeais encore à des orangers, à des grenades, à des gondoles, à un ciel rempli de colombes, à mille choses inaccessibles, étrangères et charmantes.

Mère disait :

— Il parfumait sa barbe.

Et je trouvais cela merveilleux !

Elle disait encore :

— Il faisait lui-même la pâte de son macaroni.

Et je me le représentais alors comme le roi d'une image allemande que mon cousin

m'avait montrée, et qui étalait de la pâte avec un rouleau à gâteaux. Je confondais les deux figures. Je ne pouvais plus voir mon grand-père que sous les traits du vieux monarque diabolique et gourmand, le manteau envolé, la couronne sur l'oreille, avec de grands bas rouges et des souliers à la poulaine...

\* \* \*

Je me souviens d'un vendredi saint. La dernière Pâque de mon enfance!

Je m'étais assise sur les pierres, au seuil du vestibule, contre la porte peinte en bleu qui par hasard était ouverte. Je rêvais aux cloches de Rome en regardant les lapins sauter dans le soleil.

Derrière moi, un lacet d'ombre s'étendait indéfiniment, une fraîcheur d'église où les

saintes, toutes blanches, se tenaient immobiles.

Et, tout à coup, Mère parut dans cette ombre. Elle tenait par les anses une corbeille pleine d'œufs coloriés. Elle marchait attentivement, les paupières baissées ; chacun de ses pas soulevait le volant de sa jupe, laissant paraître le bout de sa chaussure. Et la lumière de ses yeux purs luisait entre ses cils comme dans un feuillage.

La traîne de sa robe remuait derrière elle, montrant à son envers une ruche de gaze blanche.

Et, tandis que je comprenais soudain la vérité, à l'amertume du rêve anéanti se mêlait dans mon âme une étrange douceur... le charme de l'image exquise, la joie d'une céleste vision...

Je regardais Mère s'éloigner dans la mo-

destie de son geste, de sa tête inclinée, de la ruche de gaze qui bougeait derrière elle — et je songeais : Je n'oublierai jamais ceci ! Jamais ! Jamais ! Jamais !

Et véritablement je ne l'ai jamais oublié.

\* \* \*

Elle s'appelait Marie — Marie pleine de grâces !

Je la revois ces veilles de procession où elle cueillait des fleurs pour les corbeilles des petites filles.

C'était à l'heure du crépuscule. Les collines de Mousty dégageaient de l'azur ; les mousses d'or du soleil couchant luisaient dans les sapins profonds et, rongéant le toit d'une chaumière, lui donnaient l'apparence d'un joyau démodé. C'était à l'heure mélan-

colique où bêlent les moutons..., où, dans le silence des parterres, on entendait la chèvre du voisin tendre la corde en se plaignant de l'autre côté de la haie.

Mère coupait des pivoines.

J'entends encore le claquement bref du sécateur, je ressens le poids de la fleur que je soutenais de mes deux mains. Elle tombait comme un beau fruit, et parfois, comme un fruit trop mûr, défaisait sa corolle en touchant le fond du panier. Il en glissait parfois des gouttes d'eau très fraîches qui me mouillaient les paumes.

Mère cueillait encore des damas, des pieds d'alouettes et des soucis, pour en faire des bouquets, pour poser aux fenêtres, des deux côtés du crucifix, sur une serviette blanche.

Son ombre amoureuse la suivait douce-



ment, attachée au bas de sa jupe et repliée sur les buissons.

\* \* \*

Tandis que, le lendemain, elle marchait le long du cortège, elle me rappelait ces paroles charmantes que j'avais lues dans l'histoire sainte à propos de Jésus :

*Il est dit de lui qu'il était doux, qu'il ne foulait pas aux pieds même un roseau brisé, qu'il n'achevait pas d'éteindre la lampe qui fumait encore.*

Et, comme ceux du divin pasteur, ses pieds ne meurtrissaient pas les roseaux.

Elle avançait, lente et paisible, comme chargée de tranquillité... si légère, pourtant, que les fleurs de la route n'étaient pas dérangées, que le sable ne criait pas sous ses souliers de toile blanche.

Elle tenait la main de la plus petite fille. Parfois elle arrangeait, sur le cou de l'enfant, le ruban de satin qui tenait la corbeille; ou, pour l'encourager du geste, elle prenait du bout des doigts une pincée de pétales qu'elle éparpillait sur le sol.

Je marchais en avant. Je me retournais souvent pour chercher son regard, pour apercevoir son sourire entre les robes de mousseline...

Il me semblait alors que je faisais partie d'une masse compacte de barques blanches..., que l'eau remuait sous mes pieds, que ma chevelure était dans l'air une voile gonflée... J'avais une peur confuse d'être poussée trop loin, séparée de Mère insensiblement...

Alors, me devinant, elle venait à moi, posait la main sur mon épaule...

Et de sentir la chaleur de son gant, je ne craignais plus rien au monde.

\* \* \*

Toujours je la revois accompagnée de fleurs... dans des paysages d'été, dans la fraîcheur des jardins, dans l'odeur des verdure, dans le parfum des fruits...

Si son fantôme m'apparaît dans l'image d'une chambre, aussitôt je revis l'ancienne poésie de cette chambre, les détails de grâce oubliés, le charme qui la fait éternelle et touchante...

Je regarde Mère lisant dans la salle à manger. Et je revois au même instant cette branche de poirier qui frappait la fenêtre : elle était, en avril, couverte de fleurs blanches ; en mai les guêpes s'y accrochaient, et

leurs grappes sonores frappaient les vitres en bourdonnant.

Plus tard la branche s'alourdissait de poires, jaunes comme un miel, et qu'on cueillait de l'intérieur...

Dans la chambre de Mère il y avait de très vieux meubles avec des serrures grimaçantes, et, dans un angle d'ombre, une petite glace dans un cadre de perles...

Que de fois je l'ai vue reflétée dans cette glace, arrangeant ses cheveux ou lissant ses sourcils. Ah ! comme distinctement je revois ce visage, coupé aux tempes et au front, avec sa bouche mélancolique !

\* \* \*

Il y avait, à Mousty, une vieille femme nommée « la vieille Fine ». Elle avait quatre-

vingt-dix ans et habitait une toute petite chaumière dans le *culot* aride. On appelait ainsi une vallée sablonneuse, avec des collines couvertes de genêts, des cabanes délabrées dans l'ombre de tilleuls, des jardinets chétifs pleins de sureaux dorés, et des tas de fumier ou d'éblouissants pigeons blancs se pavanaient en roucoulant...

La chaumière n'avait qu'une seule chambre. Dans un coin un tas de charbon; dans l'autre un tas de pommes de terre. Et puis un lit, un poêle, une table et une chaise.

Cette vieille Fine, qui vivait d'aumônes, avait pour Mère une vénération profonde. Je me souviens de cette phrase qu'elle répétait constamment, branlant sa tête ridée sous son fichu de coton rouge, et clignant ses yeux d'hirondelle :

« Vous passerez pa d'zeu l'paradis, ma

bonne dame, vous passerez pa d'zeu l'paradis ! »

Mère, qui ne comprenait pas, souriait doucement, tandis que je regardais la route sous les rideaux roides et glacés..., tandis que j'imaginai Mère s'envolant comme une mouette, dépassant le ciel des chrétiens pour s'arrêter plus haut, dans je ne sais quelle aurore où elle demeurerait suspendue, les ailes grandes ouvertes sur la personne de Dieu, comme le saint Esprit des images...

\* \* \*

C'est durant ces promenades qu'elle me racontait des histoires.

Elle craignait pour moi, je crois, l'exagération égoïste d'une sensibilité malsaine, une sensibilité qui me faisait trembler au

seul mot de *misère*, me refuser obstinément à franchir le seuil des maisons de pauvres...

Je me souviens de ces longues attentes sur le bord des chemins, devant des huttes misérables que je n'osais pas regarder... Le soleil me cuisait les doigts, et une tristesse affreuse envahissait mon âme.

De temps en temps Mère entr'ouvrait la porte. Elle me souriait en penchant la tête ; et j'apercevais son ombrelle appuyée contre un mur avec un geste humain...

Mais, la porte refermée, d'indicibles angoisses me tenaillaient le cœur... Et, quand, revenant enfin, Mère voyait mon visage bouleversé, elle s'en effrayait.

C'est alors qu'elle me racontait des histoires, des histoires bien douces et bien calmes, où des dames charitables et de bonnes petites filles aidaient et consolait

des femmes malades et des enfants. Je l'écoutais attentivement, guettant et redoutant la description de la souffrance..., les petits garçons tremblants, sur un pont de Paris, une nuit de Noël... Oh ! comme je m'en souviens !

Dès les premiers mots j'éclatais en sanglots ; je fermais ses lèvres de mes mains, je criais à travers mes larmes : Non, Mère, non ! Pas les petits enfants qui ont froid !

Alors elle me prenait contre elle, appuyait mon front sur son sein tranquille...

Et je sentais, dans son corsage, un parfum de jacinthe...

\* \* \*

Elle ne montera plus ce chemin. Je ne la verrai plus s'asseoir dans les genêts entre les abeilles bourdonnantes, entre les petites bulbes dorées balancées par le vent...



Elle était si jolie, avec sa jupe douce étalée autour d'elle, quand le soleil mouillait sa tempe à travers ses cheveux, ou que l'ombre bleue d'une tige s'allongeait sur sa main...

Elle avait emporté un livre; moi je m'asseyais à ses pieds. Je regardais les fourmis rousses escalader le volant de sa jupe ou le talon de sa bottine. Je les repoussais d'un coup d'ongle, et j'arrangeais, sous ses semelles, des tabourets de sable...

L'air était plein d'insectes. Des rideaux de papillons blancs s'enlevaient et se déplaient. Des libellules fendaient l'azur, droites et luisantes comme des sabres, qui traînaient au bord de leurs ailes l'odeur des angéliques trempées dans la rivière.

Ils sont passés les beaux étés!

\* \* \*

La maison dort, là-bas, dans le village où nous avons vécu... D'autres sont venus après nous, mais personne ne l'a réveillée.

Le tombeau du frêne pleureur songe silencieusement dans l'angle du grillage. Les persiennes cassées pendent, comme des paupières malades. Les sapins sont coupés. Il n'y a plus de roses.

Plus tard, un peu plus tard, qui saura encore que nous avons vécu entre ses murs, — qui se souviendra d'avoir vu la petite fille morose, et la mère sous ses grands chapeaux, avec ses robes de satinette?

Je me demande parfois, comme dans ce temps lointain, si tout ceci n'est pas un rêve... Ces longues années de lutte, ces longues

années de larmes... Si je ne vais pas m'éveiller dans les roucoulements des pigeons, au bruit des pompes grinçantes et des troupeaux qui passent...

Ce serait à Mousty, au mois des mirabelles. Je la verrais entrer dans la salle à manger, revenant de la messe. Et, posant sur la table son livre de prières, défaire devant la glace son mantelet de blondes...

Le jardin serait plein de guêpes. Des couronnes d'abeilles se noueraient et se dénoueraient dans le parfum des reines-claudes. Elle me prendrait par la main, et nous irions compter, sur le buisson de roses, le nombre de boutons éclos...

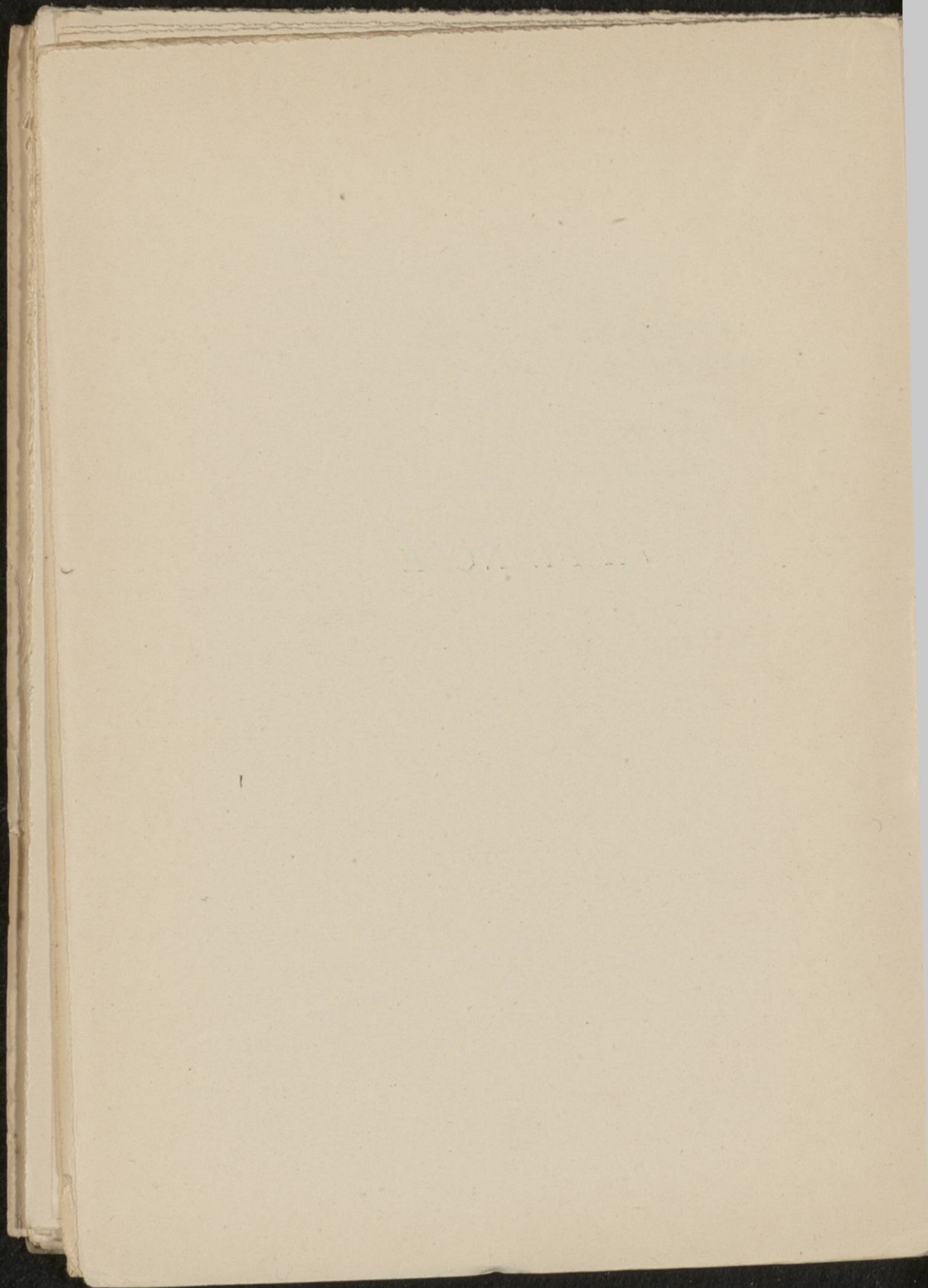
On entendrait la voix de Père chanter à une fenêtre la chanson d'Anne de Bretagne, Lia marcher dans la cuisine. Les cheveux noirs de mon grand frère luiraient entre les feuilles

— et ma sœur, au front blanc, avec ses bonds  
de chèvre...

Elle, debout sous un pommier, couverte  
d'une ombre de feuillage précieusement  
brodée, nous regarderait alternativement.

O Mère! Qui nous aimera désormais?

*LA FIANCÉE*



Je revois Dine un matin d'été où il y avait une odeur de glycine, et, dans les chemins du jardin, une nuée d'abeilles turbulentes et dorées...

Elle avait, je me souviens, une petite croix d'argent pendue sur la poitrine; sa robe d'uniforme se gonflait autour d'elle, blanche et raide, comme une cloche; son ombrelle immobile déliait sur son front une ombre

de soie bleue. Elle venait lentement, sous les sureaux en fleurs, et sa tresse remuait dans les plis de sa jupe, plus svelte et lisse qu'un blond roseau.

Debout contre la haie de roses, Dominique l'attendait.

Je le revois en ce matin de juin tel qu'il apparut à mon âme... avec ses beaux yeux bleus d'une fraîcheur de source, avec son front pensif et ses tempes légères. Il était au bord du chemin comme au bord d'une eau claire, pleine de ciel et d'ombres, entre des peupliers...

Je me souviens.

Quelqu'un, dans la maison, jouait un ballet de Mozart. Il avait plu la nuit, et des cimes mouillées des gouttes d'eau tombaient au rythme du piano... Elles se formaient lentement sur l'écorce des branches, ali-



gnaient un cordon de perles, et puis tombaient l'une après l'autre, comme des larmes ou des soupirs.

Et Dine sous l'averse avançait lentement... sous l'averse des feuilles, dans le bruit des abeilles. Elle tenait d'une main son ombrelle; et, de l'autre, troussait un peu sa jupe raide sur ses bas tendus.

... C'est une image intacte, à peine dédorée.

\* \* \*

Je ne peux plus me souvenir si j'avais fait moi-même le bouquet du piano. Ce n'était qu'un paquet de feuillage odorant, avec des sorbes rouges.

On le voyait à peine dans l'obscurité du salon... une obscurité bleue et qui sentait le

buis. C'est une odeur de souvenir et de candeur fanée... Et de si vieilles choses avaient passé par là !

Dine se tenait toute droite sur le bord de sa chaise. Sa jupe de pensionnaire, allongée de la veille, tombait sans plis jusqu'à ses pieds. Elle baissait les yeux, et les plumes de ses cils remuaient dans de l'ombre.

Le ruban qui nouait sa tresse formait un nœud sur le plancher.

Ses deux mains étaient jointes ; à l'une d'elles brillait l'anneau. Elles avaient la mélancolie d'une coupe encore vide et qui sera remplie de larmes et de roses... Elles avaient la douceur de doigts qui, laissant tomber un narcisse, lèvent aux espaliers de pêches leur grâce déclinante dans les essaims d'abeilles...

La blancheur d'autres mains encore appa-

raissait dans l'ombre... Des mains pâles, des  
mains de rêve, des mains de fantôme.

Ce fut le premier jour.

\* \* \*

— Dominique, disait-elle.

Et son âme amoureuse défaillait au bord  
de ses lèvres comme une rose mûre et brû-  
lante...

C'était le temps des fleurs.

Ses yeux n'avaient pas un regard, son  
corps une attitude, sa bouche une parole,  
qui ne fussent pareils à une fleur... Toute son  
âme n'était qu'un buisson de roses blanches  
dont les boutons s'ouvraient l'un après  
l'autre... l'ensemble de son être un jardin  
campagnard autour d'un presbytère, avec  
des lis et des pommiers, du buis taillé régu-

lièrement et des haies de troènes, des papillons blancs qui volaient dans une odeur de fraise... et doré de ferveur comme une page de missel.

Je me souviens de l'avoir vue, un matin de juillet, courir le long des seringas. Elle riait toute seule en chantant. Et les pétales d'un blanc épais se collaient à ses doigts comme une cire odorante.

Elle les baisait l'un après l'autre, et puis les jetait aux abeilles.

\* \* \*

Elle avait attendu l'amour dans l'ardeur des abeilles.

Je me souviens de ces après-midi où je l'écoutais s'éloigner dans l'ombre du jardin... dérouler le ruban d'un lied qu'elle traînait

derrière elle et qu'elle attirait sous les branches pour en nouer son rêve.

Les abeilles l'accompagnaient. Elles bourdonnaient à ses tempes et se suspendaient en couronne dans le parfum de ses cheveux, secouant parfois, d'un coup d'aile, le pollen d'une rose ouverte sur son front.

Et jamais en aucun été je ne vis autant d'abeilles !... des abeilles dorées, turbulentes, parfumées... Des abeilles qui envahissaient la maison, bruissant derrière les vitres, et faisaient chavirer, le long des stores baissés, leurs ombres rondes et folles pareilles à des barques... Des abeilles dans les lis, des abeilles dans les roses, des abeilles dans les abricots... des abeilles accrochées en grappes aux branches de l'acacia... Des abeilles ronflant dans la cime du cytise, balançant les fleurs d'or comme des cymbales retentis-

santes... Des abeilles qu'on voyait venir du fond de l'horizon en une masse légère, se dénouer comme une écharpe, et se défaire comme un bouquet...

\* \* \*

Elle avait dix-neuf ans.

Ce n'était qu'une pensionnaire avec un poignet grêle et un corsage étroit... une petite fille grandie qui tient entre ses doigts des désirs incertains, comme des fruits couverts de rosée.

La corbeille de sa grâce était le cœur de Dominique. Elle y avait posé les premières fraises mûres, avec des muguetts et des anémones.

Et se penchant aux lèvres de l'ami elle respirait sa propre ardeur.

Que de fois je l'ai vue ainsi, ingénument offerte! Modeste comme un vase penché sous la fontaine, — douce comme une chèvre familière qui boit dans le creux de la main, ronge les chatons du saule, et tout à coup s'arrête pour regarder entre les feuilles.

Elle ressemblait aux bêtes légères et farouches... aux plantes qui se plient... aux objets familiers dont le charme banal imprègne doucement l'âme d'une odeur de souvenir.

Mère était la lampe du soir, celle qu'on allumait déjà bien avant ma naissance.

Et l'éventail fané dans une armoire de santal.

Pour Dine je resonge au rideau de soie verte qui ornait ma fenêtre. Pénétré de soleil il flottait doucement, caressait l'angle de ma

table, enlaçait une chaise, ou s'envolait rapide jusqu'au bord du balcon...

Et puis encore cette clochette qui sonnait le goûter...

\* \* \*

Les jolis goûters d'autrefois !

Je revois le banc peint en vert, la table avec la nappe blanche semée de pastilles bleues, le vernis des faïences entre l'éclat des fruits et la vapeur embaumée du café.

C'était au jardin, sous l'auvent couvert de clématites pleines de bourdons en peluche et de guêpes. Il y avait des cerises dans un plat, des radis et du fromage blanc, tremblant et humide, sur une feuille de chou.

Assise au milieu des enfants, bonne-maman coupait le pain frais; une petite buée odo-



rante s'élevait de la pâte humide, se mêlait à l'odeur des fleurs. Tandis que le chien Dick, assis près de sa chaise, la tête posée sur son genou, levait vers elle ses bons yeux clairs comme des médaillons de cristal pleins de feuillage léger...

Je me souviens.

Les poules caquetaient tout autour de la table; l'une sautait parfois au beau milieu des tasses et se sauvait en renversant le lait. Puis on voyait Lia venir sur la pelouse, et son tablier blanc tout quadrillé de plis.

A quatre heures et demie la cloche de la fabrique sonnait, remuant dans l'azur de l'argent et de l'eau.

Dine mangeait lentement.

Je la revois, appuyée sur le coude, la bouche coupée en deux par l'ombre d'une branche. Parfois elle riait, parfois elle était

grave, parfois elle avait étendu sur sa tête son tablier de mousseline ; des gouttes de soleil luisaient, parfois, entre ses cils comme des larmes d'or...

\* \* \*

Elle se promenait avec Dominique le long de la rivière. Et réglant son pas sur le sien, elle marchait doucement au bord des angéliques.

De larges ombellifères poussaient dans les roseaux ; des saponaires et des menthes, des reines-des-prés fuselées et légères dont les tiges épanouissaient des flocons de parfum.

Je revois son sourire au bord de ses paupières...

Une douceur s'ouvrait en elle, comme une joie nouée qu'elle croyait sentir se défaire

de son cœur, s'allonger sur le sol et s'étendre à ses pieds. Elle marchait dans sa joie comme dans l'ombre étalée, comme dans l'herbe pleine de fraîcheur et l'ambre fluide du soleil.

Qu'elle était douce avec ses jolies mains qui semblaient dire : j'attends... et quelquefois : je tiens... en se fermant un peu... Avec sa robe d'adolescente, avec ses bottines lustrées, avec sa ceinture indolente... Elle avait un chapeau garni de coquelicots; un nœud sage dans le creux du cou...

Et sa tresse bien faite avait la souplesse de l'osier.

\* \* \*

Elle aimait de marcher dans l'ombre de son fiancé..., de se poser droite au milieu de

la silhouette légère — et, serrant sa jupe autour d'elle, de ne pas dépasser les bords du fantôme bleu.

— Comme cela ! disait-elle, je n'irai pas plus loin.

Elle riait en penchant la tête — et l'ombre fugitive était grande comme le monde.

Parfois elle était capricieuse, parfois elle était grave ; elle regardait Dominique en silence — ou, se suspendant à son cou, éparpillait dans sa moustache des baisers frais et tièdes comme des framboises mouillées.

Elle le tutoyait d'ordinaire, mais parfois elle disait « vous » avec timidité. C'est que je *vous* aime trop ! disait-elle. Et le respect de son amour la pénétrait soudain comme au seuil d'une église.

Alors, sans le toucher, elle regardait Dominique.

Elle se rappelait volontiers qu'il était arrivé au moment des abeilles... à l'heure où les temples des ruches se dédoraient dans le couchant... un soir d'été où, dans l'azur du ciel, les nuages avaient la forme de navires... qu'elle l'avait vu marcher entre les haies de roses, lever le loquet de la porte, et disparaître dans le vestibule.

Mais sur le seuil de l'ombre il s'était retourné.

\* \* \*

— *Je voudrais plonger mon âme dans le calice d'un lis blanc!*

Elle criait de toutes ses forces, les lèvres sur l'azur. Et puis, honteuse, jetait le livre et bondissait dans le gazon.

Dick la suivait en aboyant.

Pendant quelques instants on les voyait tous deux remuer dans les branches, agiter dans l'herbe fleurie un tourbillon de gestes fous. Et puis, soudainement, elle s'étendait sur le dos et regardait le ciel dans un silence profond.

— Dick, soupirait-elle, Dick, penses-tu qu'on nous aime?... Penses-tu qu'on nous aimera jamais?

Elle serrait de toutes ses forces le chien haletant sur sa poitrine; de sentir palpiter la chaleur de cette vie elle s'enivrait peu à peu; elle baisait la tête frisée dans ses poils couverts de poussière.

— Non, Dick, non, disait-elle; personne ne nous comprend... personne ne peut savoir... — Mais un sourire plein de confiance tremblait sur son visage.

Le ciel était immense et doux. On y voyait

passer les barques bleues des hirondelles, des rubans de jeune fille et des bouffées de tulle... A de certaines heures des pétales d'ancolies; d'autres fois des pêches coupées — et d'autres fois encore des nœuds de satin blanc.

C'était une vaste rivière qui emportait, dans son courant, des choses jetées un soir d'octobre par une fiancée amoureuse.

\* \* \*

Elle était amoureuse comme on l'est à vingt ans, avec un cœur frais comme une tige de jonc... comme l'église du village les samedis d'été, quand à la fin du jour les paysannes lavent les pierres, et que l'air sent l'eau et l'encens.

Je la revois les jours de lessive, étendant

sur la haie la robe de coutil bleue, aidant Lia à transporter les paniers ruisselants et lourds. Elles montaient le chemin le long des cerisiers, suivies des enfants qui chantaient en agitant des branches, et de Dick, essoufflé, la langue entre les dents.

C'était dans le verger, sur les graminées blondes ; dans le haut du jardin, sur la pelouse en pente où broûtait la brebis... On étalait le linge après l'avoir secoué au soleil. Il y avait des serviettes gonflées par le milieu, des vêtements allongés, d'une blancheur de sucre, autour des corbeilles d'œillets jusqu'au bord des plates-bandes. Et le vent, en passant, faisait tomber dans les chemises la couronne d'une rose avec un scarabée...

De la maison on entendait les femmes battre l'eau dans la cour, les sabots de Lia et des rires perçants... Des mares savonneuses



stagnaient entre les cendres, et les enfants jouaient « voyage » en y faisant glisser l'écorce d'un citron.

— Mets-le sur l'eau, mets-le sur l'eau ! Il faut le faire naviguer ! — Il n'y a pas assez d'eau ; cela ne fait pas une mer ! — Si ! C'est la mer ! C'est la mer ! Bonne chance, petit bateau !

Dick aboyait sur le rivage.

\*<sup>\*</sup>\*

Tant de beaux jours ! Tant de beaux soirs !  
Je me souviens de nos promenades... de ce champ de ciguës où l'on grimpait entre des haies... de la ruelle des Morts, sous la fraîcheur des chênes, pleine d'ombre et de ronciers humides... Et du joli coteau de soie pâle et brillante.

Il était, suivant l'heure, comme les robes de Peau d'Ane : couleur de la lune, couleur du soleil, couleur de l'aurore... la maison installée entre ses sapins verts était la maison du bonheur ; elle avait la figure d'une vieille femme heureuse, assise dans ses jupes sur le seuil du jardin. On voyait derrière elle des quarantaines mauves, des pommiers remplis de fruits d'or pareils à des oranges. Une vigne grimpait sur sa façade, qui faisait un nœud sur son front. Et dans l'ombre de ses rubans, des touffes d'origans remuaient en ronflant comme des bouquets d'abeilles.

Le soir avant de s'endormir elle fermait ses petits volets.

Je me souviens des enfants qui jouaient dans son giron... des liserons de sa haie, du plateau de bruyères qui surplombait son toit, où nous venons goûter pendant les grandes

vacances... Je me souviens de ces goûters. Les enfants rapportaient des mûres dans des feuilles de bardane ; on voyait leurs chapeaux bouger entre les branches. Et rien ne s'entendait d'en bas que le moulin à eau, dans les cris d'hirondelles et dans les ciseaux des grillons.

Dine se couchait aux pieds de Dominique.

Douce comme un bruit de cloche dans un ciel de dimanche, elle avait l'attitude de la fidélité.

\* \* \*

Elle rêvait d'arriver un soir à la chaumière du coteau. Elle aurait grimpé entre les sapins, glissé sur les aiguilles, et pousserait la porte après avoir frappé. Il y aurait des images aux murs, une tèle de lait au coin

d'une table, une paysanne aux joues fleuries qui couperait du pain.

Et puis Dominique avec ses tempes légères.

Il serait assis à côté du buffet, sous la planche accrochée où des melons mûrissent. Ce serait leur maison avec un enclos de pivoines, un verger plein de ruches et des tomates roses au bord de la cheminée — un grand sureau devant la porte, qui étalerait sur les volets son ombre de mousseline...

Elle y songeait longuement.

C'était souvent le soir, à l'heure où les petits rossignols gazouillaient dans leur nid, au cœur de l'azalée. Les fleurs mouraient sans bruit. La lune s'ouvrait dans le pommier. Le ciel à marée basse reculait sur une plage d'or, limpide et grandissante, qui peu à peu s'ensevelissait elle-même sous une cendre bleuâtre...

Et les coupes des roses se vidaient dans le crépuscule.

\* \* \*

Je me souviens, je me souviens...

Elle attendait Dominique dans le salon fané. Et le même jour de la semaine, exactement à la même heure, elle jouait la même valse, poétique et sentimentale, en guettant les pas du dehors.

Les vieux meubles, dans l'ombre, avaient l'air d'écouter.. , les fauteuils avec leurs poings sculptés en masques de lion, les chaises incrustées de feuillages et d'oiseaux, le coffre de mariage, et les portraits du mur avec leur sourire éternel.

Une glace abîmée, pareille à une eau trouble, pendait entre les deux fenêtres.

Elle tâchait parfois de s'imaginer les visages familiers qui s'y étaient mirés... la jeune fille de jadis — la mère ou la grande sœur — qui avait peut-être, comme elle, attendu dans la même chambre, frappé les mêmes notes sur le vieux piano, guetté à travers le rideau si rien ne venait sur la route...

Elle la voyait entrer avec une allure modeste, joindre les mains devant la glace, traîner sur le tapis le bord de sa jupe en fourreau... Parfois elle croyait vivre elle-même une vie ancienne, un amour dont personne ne se souvenait plus, une vieille poésie au son d'une vieille valse...

Une indicible mélancolie envahissait son cœur... des vers de Musset ou de Heine soupiraient au bord d'un ruisseau; elle les écoutait s'éloigner dans un cadre incertain de feuillage, de soirs d'été avec des rires, des

espaliers mouillés, des petits pieds posés sur le bord d'un perron... Elle se demandait si quelqu'un songerait à elle, un jour, sans la connaître... beaucoup, beaucoup plus tard, dans un silence de juin... une autre fiancée qui poserait dans l'ombre, sur l'ivoire, la main avec l'anneau...

\* \* \*

Elle vivait le présent avec fidélité.

Souvent tandis que, rassemblés sous l'auvent du jardin, nous causions avec bonne-maman — elle devenait silencieuse, posait tout à coup son ouvrage, et rentrait dans la maison vide comme en se rappelant quelque chose.

Elle poussait la porte du salon et la refermait derrière elle.

Les volets à demi fermés ne laissaient pénétrer qu'une lumière incertaine. Sa chaise et celle de Dominique, rapprochées l'une de l'autre, avaient gardé l'attitude de leur entretien ; on les voyait dans l'ombre, attentives et douces. Elle les regardait un instant, s'asseyait sur la soie fanée, et fermant les yeux dans une grande immobilité, elle restait là, portant son rêve comme une tige droite entre les doigts.

Des bruits familiers s'agitaient autour du silence. C'étaient la brosse de Lia, des seaux d'eau jetés dans le vestibule, et des sabots claquant dans les cris des mésanges... la voix traînante d'un paysan parlant à ses chevaux, ou les pattes de Dick remontant le perron.

Dine écoutait ces choses comme du fond d'un étang.



Elle sortait du salon et rien n'était changé. Le jardin, suspendu dans un cube de cristal, remuait ses feuillages au bout du vestibule; un enfant qui portait un œuf traversait la pelouse; un autre se dépêchait en traînant une pelle. Et bonne-maman, le dos tourné, épluchait des tomates dans un saladier blanc.

\* \* \*

Ah! le bel été plein d'images!

Je la revois à cette fenêtre ouverte sur le jardin, où je l'ai regardée si souvent écrivant à son fiancé. La glycine faisait un cadre à sa figure sérieuse. Et elle se tenait toute droite, entre ses manches bouffantes, entre les deux volets.

Je la revois.

Elle était grave de l'attention qu'elle apportait à sa pensée... de soulever vers Dominique son âme pleine d'amour, comme un vase rempli de parfum qu'elle répandait sur ses pieds sans en perdre une goutte.

Elle m'évoquait alors des figures de la Bible.

Elle était Rachel aux yeux délicats. Elle était Ruth et Rébecca. Elle avait glané dans le champ de Booz — ou, tendant son amphore aux lèvres d'Isaac, elle disait : Bois, mon Seigneur.

\*  
\*  
\*

Lui venait chaque semaine.

Il arrivait dès le matin et repartait le soir, à l'heure où le soleil déchirait son écorce d'or et répandait sur la colline sa pulpe ensanglantée.

Nous le reconduisons le long des marécages.

Des essaims de moustiques tremblaient sur la rivière, qui semblaient pris dans un filet ; l'opale d'une eau croupie scintillait entre les osiers, et les coassements des grenouilles se traînaient dans les gaillets fades ; une barrière coupait la route, où la petite gare apparaissait entre ses tournesols.

Dine regardait le train s'éloigner.

Appuyée contre la barrière elle était l'image du départ, l'image sentimentale où une jeune fille en grand chapeau agite un mouchoir blanc.

Nous revenions en silence.

Des guêpes sommeillaient dans les petits jardins de choux et de pommiers... une buée montait de la terre... des prés de lait se suspendaient dans les brumes traînantes... Et le

village tout entier semblait enfermé dans une perle.



— Vous attendez votre amoureux?... J'entends encore la voix de la petite garde-barrière. Je la revois dans son jardin avec son sourire, ses cils roux, sa jolie chevelure de nœuds d'or...

C'était les beaux matins, sous un ciel de neuf heures... dans un bruit de cristal, dans un silence d'eau ; elle nous regardait par-dessus la haie, les deux bras couchés dans les capucines.

— Voulez-vous des mastouches?

... Les fleurs de velours ou de soie éclataient entre les feuilles rondes... pourpres et orangées, du joli roux des abricots, de la pâleur rose des pêches, du rouge ardent des

cerises, du blond d'or des melons, d'un coloris de fraise blanche délicat et mouillé.

Dine avait un chapeau en cloche dont les bords palpitaient.

Je la revois, poussant la porte de treillis, avec sa jupe bise autour de ses chevilles... se penchant sur les plates-bandes et cueillant des bouquets tout faits, des œillets tièdes, des dauphinelles... La petite femme les lui prenait des mains, et les arrangeait avec d'autres fleurs dont les tiges trop courtes faisaient se presser les corolles.

Les cuirasses des mouches bleues miroitaient au soleil. Les ombres couchées brûlaient dans le sable. Une flaque d'or oscillait dans une feuille de rhubarbe...

Et le bouquet tout rond était frais comme un bol rempli de fruits mêlés.

\* \* \*

Je la revois dans des attitudes de grâce.

Un matin de juillet... les pois de senteur battaient des ailes et parfumaient le vent... ce vent tiède et sucré s'arrêtait au bord de nos lèvres comme une coupe d'arômes : elle semblait y boire en inclinant le cou...

Une autre fois elle lisait, assise au pied d'un tremble, sous une fusée d'émeraudes qui jaillissaient du tronc contre l'azur du ciel. Et ses mains d'or qui soulevaient le livre avaient une douceur mystique...

Une autre fois je la voyais venir dans le fond d'une allée, en balançant par l'anse, au-dessus des glaïeuls, un grand panier plein de concombres...

Une autre fois encore elle cueillait des

laitues; elle était accroupie dans sa jupe gonflée — et le nœud de son col posait sur son menton, jusqu'au bord de sa bouche, une ombre violette.

\* \* \*

Qu'elle était jolie dans sa grâce amoureuse, qu'elle était jolie!

Elle avait la douceur qui rêve, la simplicité qui s'incline, la sagesse qui médite. Mais, devant Dominique, elle soulevait son âme avec le geste de la patience qui offre, dans ses mains, des perles et de l'eau...

Une fois elle posa devant nous, la tête sur sa poitrine, comme pour exprimer devant tous l'humilité de sa ferveur. Et puis, confuse, elle sortit de la chambre.

Une autre fois je les voyais marcher le

long d'un espalier de roses. Elle tenait par les ailes une abeille engourdie, qu'elle posa doucement sur la manche de l'ami. Et son geste signifiait : Me voici comme cette abeille, inoffensive et douce, pour te faire la cire et le miel... comme cette abeille dorée arrêtée sur ta manche.

C'était un beau soir d'août, sous un ciel plein d'hosties.



Il y eut de beaux soirs. Il y eut de beaux matins...

D'inoubliables couchers de soleil !

Je me souviens d'une montagne de roses, surgie comme un rêve enchanté à l'extrémité d'un chemin... d'une immense orange trouée qui traînait ses lambeaux... d'une ruche



resplendissante au sein d'un océan d'azur...  
de mille coupes de framboises, lentement  
répandues, et qui tombaient en s'écrasant  
dans une mare de vin blond...

Et chacun signifiait l'amour!... La  
féerie de l'amour! La saveur de l'amour!  
La suavité de l'amour!... Et le soleil  
n'était qu'un grand foyer d'amour où se  
consommaient, au milieu du ciel, les fruits  
et les fleurs de la terre avec les rêves des  
fiancées.

\* \* \*

Je revois aussi les après-midi... La salle à  
manger fraîche comme une église, les stores  
baissés sur le ronflement des mouches bleues.  
Il y avait, sur la table, un saladier de mira-  
belles qui parfumaient la chambre et atti-

raient les guêpes... un pot de grès, au coin de la cheminée, avec des ciguës délicates autour d'une touffe de coquelicots pareils à un bouquet de cerises...

C'était pendant les grandes chaleurs.

On entendait Lia battre un tapis sur la pelouse, dans les roucoulements des pigeons ; le bruit de l'eau jaillie de la lance d'arrosage dans le jardin voisin. Et puis de fraîches musiques glissées du piano du salon, à la lisière du vestibule jusqu'au seuil de la chambre, comme un ruisseau plein de cressons et de pourpiers en fleurs.

— Tante Dine ! criaient les enfants du dehors. Tante !... Tante Dine !

Et elle, sans répondre, souriait doucement... Elle coupait un tablier, et les ciseaux luisaient dans l'obscurité de la chambre. Elle ressemblait alors à ces adolescentes modèles

des livres de jeunes filles — dont on dit qu'elles étaient modestes, qu'elles cousaient pour les pauvres, qu'elles savaient soigner un ménage, et qui avaient un fiancé qu'elles aimaient chastement.

Assis à côté d'elle, Dominique regardait son cou.

\* \* \*

Il lui disait un jour : Tu ressembles à une petite sainte... Comme elle se tenait droite devant lui, avec ses mains jointes et son front plein de paix.

Elle inclina la tête, lui désignant du doigt la statue de sainte Marthe qui porte une robe de bure et qui soulève un seau. Et puis sans emphase elle dit : « Je serai celle-là » — en lui baisant la main.

\* \* \*

Que de fois je l'ai vue ainsi inclinée devant lui, avec son front veiné, avec son âme chantante comme un beau jardin plein de sources.

C'était au temps des roses, c'était au temps des noix... c'était au temps des meules, quand le foin chauffé sent le miel. Et puis, plus tard aussi, quand les pêches se fanent et que la glycine d'automne fleurit pour la dernière fois..

Son amour s'appariait aux choses.

Il avait ressemblé d'abord aux premières corolles qui sont frêles et droites.. à la tulipe close et au petit crocus; puis au doux néflier qui fleurit en hosties... Puis il avait été un pois de senteur dans le vent... le vent tiède autour de la maison... la maison avec ses espaliers, ses vignes, ses portraits et ses voix d'enfants; avec ses vieilles chambres pleines

d'une odeur de fruits nouveaux et de rubans fanés.

Mais son cœur, au déclin d'avril, avait eu la grâce d'un rameau de cerisier tout pomponné de fleurs.

\*<sup>\*</sup>\*

Un peintre japonais avait ainsi représenté l'amour.

Je revois cette image dans la chambre de Dine... cette estampe en couleurs où une jeune femme courbait par les extrémités, au-dessus de son front, une branche de cerisier fleurie...

Elle était fine et fière, et souple comme un jonc. Deux enfants la sollicitaient, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, qui tendaient vers les fleurs des bras de laque blanche.

Dine ressemblait à cette figure.

Un jour qu'elle balançait en l'air la tige bouclée d'une viorne, elle avait eu le geste de la femme japonaise... le geste d'arquer, par-dessus son front, la branche d'amour épanouie.

C'était près des daphnés; elle nous regardait en souriant; ses prunelles bougeaient comme une perle d'eau entre ses paupières obliques... puis, soudain, elle se noua la branche autour du cou, et se mit à pleurer...

C'était près des daphnés, un soir.

\* \* \*

Nos souvenirs sont légers comme des fleurs de cerisiers... comme de légers pétales que les fils de la vierge balancent dans le vent...

J'ai retenu ce geste — d'autres ont disparu.  
Je ne me souviens plus de l'odeur de ce soir...  
S'il tombait dans les plates-bandes des abri-  
cots troués... ou si le vent avait mouillé les  
dahlias, sous la gouttière.

Je voudrais avoir retenu chaque détail de  
la maison, qui avait des plafonds fendus et  
les murailles tendues d'anciens papiers déco-  
lorés... Je voudrais mieux savoir les dessins  
des tentures, les oiseaux fabuleux dans les  
herbages rouges...

Je l'ai presque oubliée, mais elle se sou-  
vient. Elle se souvient de moi, elle se  
souvient de Dine, elle se souvient de Mère,  
elle se souvient de tous. Et si nous revenions  
ce soir frapper contre sa porte, elle nous  
l'ouvrirait toute large avec un beau salut.

Elle avait tant de joies pour nous !

Il y avait des pommes au grenier, il y avait

du vin dans les caves, il y avait au jardin des roses et des reines-claude; il y avait dans une chambre close des portraits de jeune fille; il y avait une odeur vivante dans la salle à manger, et dans le vieux salon une odeur de soie morte...

Cependant nous l'avons quittée.



Nous l'avons quittée, la maison d'amour, nous l'avons quittée un soir de septembre où, sur la route chargée de brume, un chariot de briques roses se traînait lourdement le long des tournesols...

Les grandes vacances étaient finies.

Quelqu'un jouait, chez le voisin, une sonatine de Haydn... Il avait plu dans la journée, et des branches mouillées des perles d'eau



tombaient au rythme du piano... Elles se formaient lentement sur l'écorce des branches, alignaient un cordon de perles, et puis tombaient l'une après l'autre, comme des larmes ou des soupirs.. Je me souviens..

Bonne-maman était sur le seuil; elle tâchait de sourire, et groupait autour d'elle les enfants qui avaient des robes de coton bleu... Dick poursuivait une poule; et l'on voyait bouger, par-dessus la haie du jardin, des roses trémières sensibles à la taille éplorée.

Dine s'était retournée...

Je la revois encore, avec sa jeune tête posée dans la conque de l'ombrelle comme dans une coupe d'ombre penchée... elle s'appuyait au bras de Dominique, et agitait vers eux sa main gantée qui tenait un bouquet... elle

leur faisait des signes et criait dans le vent :  
— Nous reviendrons!... Nous revien-  
drons!... quand les pommiers seront en  
fleurs!

Mais les pommiers n'ont plus fleuri.

*LE VILLAGE*

*A Madame Charles Van der Stappen*



J'ai traversé tantôt la petite place du village. Une guêpe solitaire bourdonnait. La chaleur de quatre heures endormait le soleil autour de l'ombre du tilleul. Le tilleul embaumait. L'église au toit d'ardoise reposait dans son cimetière, comme dans un nid de feuilles une colombe aux ailes bleues luisantes et soulevées.

J'ai vu en face de ce cimetière la vieille

maison de mon enfance. La grille, je me souviens, grinçait en tournant, des roses fleurissaient les corbeilles, les clématites violettes tremblaient aux barreaux argentés, une suave odeur de groseille et de réséda pesait dans l'air chargé des après-midi orangeuses. Mère, sous son grand chapeau, penchait entre les fleurs sa grâce d'ombellifère...

Je me suis approchée de la grille, mais je n'ai pas retrouvé les choses d'autrefois. Les corbeilles ont disparu, les sapins sont coupés, les roses ne mêlent plus leur parfum à l'azur de juillet, les Gloires-de-Dijon embaumées ne fleurissent plus de leurs pêches d'or la triste façade où la chaux s'écaille, la jeune mère aux tempes trop frêles ne penche plus sur les lis le satin de sa robe, la petite fille morose ne joue plus au voyage sous le frêne désolé...

Le voyage est fini, me voici revenue. Ouvrez-moi la porte de la vieille maison. Que Lia vienne à ma rencontre avec son visage flétri, ainsi qu'en ces premiers soirs de vacances, où, rentrant de pension, je voyais des figures aimées sourire derrière la grille. . où l'aboïement du chien et la rumeur des voix se mêlaient dans le vestibule.. où, dans ma chambre claire, je retrouvais ma vierge de biscuit, les pivoines rouges et les cigognes du papier des murailles, mon petit lit de bois noir illustré de fleurs japonaises.

Je me figure volontiers que rien n'aurait changé. Du seuil de la cuisine je verrais luire les roses trémières derrière le treillis, au fond de la basse-cour, entre les choux du potager. La voix rauque d'un piano gémirait au bord d'une fenêtre; et Père marcherait entre les poules en chantant de vieux

opéras. Il aurait son berret de drap, ce fichu de soie rouge qu'il se nouait autour du cou et dont l'éclat nous faisait rire. Il pencherait la tête en rêvant, comme dans les beaux soirs d'autrefois... Les pigeons lisses viendraient s'abattre sur le dos du banc vert ; les poules se disputeraient une cerise ; entre les perches des haricots les rubans d'un chapeau remueraient une tache écarlate. .

Il me semble que là je dormirais si bien. Je me tournerais doucement le visage vers le mur. Le vent secouerait la glycine en fleurs derrière le volet. Un mouton bêlerait. . Et dans l'oubli des deuils et des années mauvaises, j'écouterais le village endormir ses bruits dans le soir comme un liseron qui ferme ses cloches bleues.

\*  
\* \*  
\*



Une paysanne, comme je passais, m'a offert un bouquet chétif. Dans une plate-bande étroite et rongée par l'été elle m'a cueilli une rose, deux pensées jaunes et des pensées sauvages. Un arôme de thym et de choux sort de l'humble bouquet, — l'arôme des jardins paysans où les corolles s'imprègnent de l'odeur des légumes, où les légumes sentent la fleur.

Je l'ai mis dans l'eau, sur ma table. Son parfum honnête est celui d'un enclos où, quand j'avais sept ans, j'aidais une petite paysanne à garder un cochon... Je me souviens que des roses pareilles fleurissaient un mur bas plein de trous d'araignées; il y avait, au pied du mur, de pauvres giroflées rongées par les chenilles, un potager où les pois venaient mal, un gazon maigre traversé d'un ruisseau.

C'était pendant l'été brûlant, quand, dans l'azur qui se consume sous le cristal du ciel, des pigeons argentés nagent comme des poissons. Assises sur une planche jetée en travers du ruisseau, nous chantions une chanson villageoise; le vent, dans un jardin voisin, défaisait le pollen au cœur doré des églantines... Je racontais à ma compagne des histoires de mon invention où il y avait des fées.

Je me souviens de ces après-midi, et comment, le samedi, la fumée d'un four et l'odeur du pain se mêlaient dans l'air chaud. Je revois la maison qu'il fallait traverser pour arriver à cette prairie, et qui avait un toit percé de lucarnes curieuses. Sur ses trois marches de pierre bleue des paysannes, le soir, s'asseyaient dans leurs jupes, des ouvriers blancs comme des pierrots, qui causaient en riant...

Maintenant ce sont des choses passées. Ceux qui habitent là, m'a-t-on dit, ne sont pas *du pays*. J'ai vu, l'autre jour, sur le seuil, une très jolie fille en taille rose, avec un haut chignon. Ce n'est pas une paysanne et pour s'asseoir devant la porte elle avait pris une chaise; elle m'a fait, comme je la regardais, un salut distingué.

Cependant l'odeur de jadis souffle encore par la grille rouillée..., l'odeur des choux bleus, qui sent les pluies d'automne, l'odeur des résédas qu'alourdissait le vent d'orage, l'odeur des roses qui me rappelaient alors les processions de la Fête-Dieu et leur mélancolie...

J'ai détourné la tête tandis que mon cœur se serrait. J'ai songé que la vie nous mène d'une mélancolie incertaine à une tristesse précise. Aujourd'hui le parfum des roses me

rappelle la mort, cette chambre obscure où, sous de lourdes gerbes, je voyais luire, il y a deux mois, le cercueil d'une amie.

\* \* \*

Ce petit garçon que j'aimais à neuf ans est entré en religion. Je l'ai vu passer l'autre jour, dans sa robe blanche de dominicain. Son visage n'a pas changé depuis le temps où, roulant entre mes doigts les perles d'un chapelet, je regardais son surplis d'enfant de chœur dans les fumées de l'encensoir...

S'en souvient-il encore?

Le vent agité souffle un froid d'octobre... Se souvient-il de nos promenades? De nos causeries au bord de la fontaine? De la ruelle des Morts où nous allions cueillir des mûres?... C'était dans une solitude d'au-

tomne, pleine d'une odeur de pluie, de vent froid, de ciel gris. Nous montions doucement derrière un rideau d'acacias. Assis sous les branches des arbustes, nous nous prenions les mains, nous nous regardions en silence... Des champs fauchés, autour de nous, s'étendaient indéfiniment... Les voix de nos petits compagnons se mêlaient, à nos pieds, dans le creux du chemin... Nous écoutions le cri des grives et le bruit des fusils. Des sorbes se flétrissaient dans les feuilles jaunies. Parfois la silhouette d'un chasseur apparaissait dans le lointain ..

Je me figure que, dans des nuits pluvieuses, mon petit ami s'éveille parfois, en entendant le vent gémir derrière les volets du couvent avec une voix ancienne... Qu'il se dresse dans l'obscurité en croyant voir fléchir la cime d'un acacia, en écoutant le cri des

grives, en se rappelant les sorbes, la silhouette des chasseurs, l'odeur de ces fins de septembre... Il y avait, te souviens-tu, à l'angle d'un chemin, une borne où nous nous donnions rendez-vous, où tu m'apportais d'humbles choses : des images de sainteté, un oignon de tulipe... Te souviens-tu de tes six frères, et que le plus jeune était filleul du roi?... De la petite gendarmerie, aujourd'hui démolie, dont ton père était brigadier?... Elle avait une façade rose, un jardin découvert avec des légumes et des fleurs, avec un mur en contre-bas où les gendarmes venaient s'asseoir dans les chaudes journées de printemps.

On dit qu'ici, dans quelques jours, il donnera sa première messe. Je veux y assister. Je veux me rappeler son amour quand ses mains, soulevant l'ostensoir, me forceront à

m'incliner. Je veux, au son de ses prières, revoir les matins d'août fleuris de clématites et les octobres flétris de pluie..., le petit parterre où nous plantions des raves..., le banc où il oubliait sa grammaire...

C'est un amour dont je n'ai pas guéri. C'est lui qui m'opresse l'âme; c'est lui qui m'a rempli le cœur de cette ardeur sans but, de cette pure passion sans objet. C'est à cause de lui que je souffre d'une douleur inapaisable... Ah! m'éveiller un jour dans un chemin de Mousty, à côté de l'ami d'enfance!... Avoir neuf ans, mettre mes mains entre les siennes, marcher avec lui au bord de ce chemin où sont des achillées de craie..., près de ce colombier où les pigeons luisants avaient, sur la nuque, de grands éclairs roses...

\* \* \*

Le vent continue de souffler ; hier la pluie a abîmé les pois... La journée sera morne ; des petites mares d'eau blanche dormiront dans les choux.

Une fraîcheur d'automne passe dans l'air troublé. Et déjà la vigne vierge commence de rougir sur le bosquet où, dans de chaudes après-midi pareilles à des ruches silencieuses, on prenait jadis le café... Dimanches d'adolescence!... L'odeur des cigares dans l'odeur des fruits..., cloches des vêpres..., bourdonnement d'une mouche..., son lointain des bugles au fond des petits estaminets...

Le rêve dans les allées, les yeux chastes au ciel... La cendre criait sous les pieds; la chaleur palpitait; le cœur embaumé de l'après-midi s'ouvrait, comme le calice épais d'un lis de feu. Dans les parfums suaves, au ras des plates-bandes, des vols enivrés de papil-



lons blancs remuaient sans bruit... Quelqu'un jouait du piano; des voix riaient sur une terrasse... Désirs vagues, et l'évocation du jeune homme très poétiquement malheureux qui serait venu par la route... qui, à l'instant même, passerait devant la porte — la petite porte bleue près des roses-bengale — On ouvre, on regarde... et rien Un groupe de paysans causent devant une ferme; un homme en blouse conduit une vache.

Le froid me chasse du jardin. Déjà semble flotter dans l'air quelque chose de l'octobre, avec le perron grelottant où la bonne, enveloppée d'un châle, balayerait des feuilles mortes. Des tournesols découronnés tremblent sous les fenêtres; les fleurs fanées de la glycine jonchent l'allée de cendre, flottent sous la pompe, dans le bassin de pierre où traîne un peu d'eau savonneuse...

Je rentre, et je songe à ces après-midi, où le silence était comme le rire à voix basse d'une jeune fille tranquille, une jolie Hollandaise au bonnet empesé. Je revois subitement une robe rose dont je me parais ces Dimanches. Je me souviens qu'assise sous le poirier je lisais les *Trois Mousquetaires*.

\* \* \*

J'ai donc assisté à cette messe.

J'ai entendu, après dix ans, gémir dans l'église le petit orgue essoufflé. Je me suis agenouillée sur le prie-dieu de la famille. J'ai revu la nappe de communion avec ses rosaces fanées, le confessionnal où j'ai fait ma première confession, le petit autel et ses lis d'or.

Un soleil rose luisait à travers les vitraux que les moineaux, comme jadis, venaient

frapper du bec... Et tout le village était là : les gendarmes en uniforme, puis, rangés dans le chœur, le brigadier avec ses fils, la mère, aux yeux éteints ployée sous un chagrin ancien : la mort de l'unique fille, un bébé de trois ans, à la figure d'Enfant Jésus.

... Lui, quand il se tournait vers eux, leur souriait de sa bouche rouge.

Maintenant me voici rentrée et je regarde la route. Il s'en ira ce soir, et cette fois, pour ne plus revenir... Je ne sais pas pourquoi je me figure que ce sera comme un conte..., que des petits enfants en sabots l'accompagneront avec des chants... qu'ils auront des bouquets de lis, qu'ils traverseront un petit pont, un ruisseau sous les pourpiers bleus, que sa robe blanche s'éloignera dans la nuit, qu'il se retournera entre des arbres, pour agiter la main.

... Des larmes énervées me sont sautées  
des yeux.

Oh ! les doigts fins de Mère dans l'ombre  
des vieux soirs...

\* \* \*

J'ai ouvert ma fenêtre, j'ai regardé dehors.  
Le ciel est infiniment gris, et les coqs ont  
l'air de chanter de derrière les nuages. Les  
paters monotones des mendiants du jeudi  
s'étouffent dans la brume... D'où viennent-ils  
les vieux pauvres ? J'en ai reconnu trois :  
Trinette Zozo, tellement petite qu'on la pren-  
drait pour une enfant; une boiteuse bran-  
lante; le père Saint-Nicolas avec sa barbe  
blanche.

En me servant mon déjeuner, mon hôtesse  
me raconte que l'aveugle est mort l'an passé.

On l'a trouvé dans un fossé, avec son vieux chien roidi sur sa poitrine... Encore un disparu! Un que je ne verrai plus passer entre les hêtres! Son pauvre chien très doux avait un poil bouclé, deux taches blanches au-dessus des yeux; on dit qu'il le battait...

La vie, aujourd'hui, se fane comme une fleur; sans doute les tristes origans, sur le bord des talus, attendent vainement les abeilles... Où sont-elles, les abeilles? Jadis les matins d'août se consumaient au ciel dans le ronflement de milliers d'insectes; les guêpes jaunes bourdonnaient aux vitres, et les prunes bleues pesaient dans le prunier penché. La terre était comme une ruche pleine de cire et de miel; des filles en tailles blanches passaient, une fleur aux lèvres; à la porte des maisonnettes des enfants jouaient aux osselets, et leurs chapeaux de jonc

versaient de l'ombre sur les seuils bleus.

Que ce temps m'apparaît lointain!... Lointain comme le pastel éteint d'un horizon crépusculaire; et l'ancienne nostalgie d'un légendaire voyage, comme un âcre parfum me saisit à la gorge... Partir! suivre les chemins! Chercher l'autrefois au bout des routes connues. Et, là-bas, là-bas, loin dans l'au-delà des champs, retrouver tout à coup les fleurs, les chansons, les arbres abattus, les maisons démolies, les grandes chaleurs et leurs abeilles, les étés bourdonnants et leurs roses fanées...

Hélas! Que ce vent gémit lugubrement! Entre les genêts du Culot j'ai cherché vainement, hier, l'antique cabane de la vieille Fine... Les ormes de la ruelle des Morts ont été abattus. Et quand ils auront tout détruit, quand le visage des choses aura perdu son

vieux sourire, où irai-je porter ma vie ?

Il me semble qu'alors, pareil aux cloches usées dont se détache le battant, mon cœur s'endormira... n'ayant plus de messe à sonner, plus de baptême, plus de mort.

\* \* \*

Le poirier de la pelouse a vieilli ; ses poires ne sont plus bonnes. C'est un serviteur inutile. Et tantôt on l'a abattu. Je n'ai pas voulu voir mais j'entendais la hache et le craquement du tronc. Puis, quand l'arbre entier s'est penché en frissonnant de toutes ses feuilles, je suis accourue tristement pour recevoir son dernier souffle.

Pauvre vieil ami ! Tu ne regarderas plus, par-dessus le mur bas, les enfants du voisin secouer les pommiers... Tu ne verras plus la

vieille mère couper les blondes laitues, et les choux s'enfler doucement sous les cimes noires et tourmentées. Sur le banc où ma sœur penchait le front, les soirs d'été, vers l'épaule de son fiancé, tu ne verseras plus la douceur fraîche et bleue de ton ombre. Cependant tu n'avais rien fait. Fidèlement tu nous aimais tous. Mon père t'avait planté, mes petits neveux jouaient sous tes branches. Et peut-être que, dans ton cœur, tu avais fait le rêve de mourir de vieillesse, dans l'essaim des blancs papillons, entre les roses de juin et les senteurs des lis.

Les roses sont en fleurs et les lis parfument le gazon — mais ton agonie fut cruelle! Sans doute qu'au dernier moment tu t'étonnas douloureusement d'une souffrance si injuste. Je me suis approchée et j'ai vu toutes les feuilles ensemble se refermer en frémissant



— puis, blanches et roides, se tourner en dedans comme font les yeux des morts... Les enfants poussaient de grands cris, et avec des rires amusés arrachaient les branches palpitantes.

\* \* \*

En traversant la cour devant l'étable des lapins, je m'arrête un instant. La porte est grande ouverte. On leur donne à manger, et les petits museaux remuent comme des mouches dans la fraîcheur des feuilles. Tapie au seuil, la mère nous regarde de son œil rond, pensif et doux; au creux de ses sveltes oreilles, un réseau de cheveux roses se répand sous la peau fragile, dans une nacre bleutée... Je l'avais vue, la veille au soir, gonflée, mourante, pour avoir mangé des laitues. Et mon

hôtesse m'explique qu'on doit à saint Hubert cette guérison miraculeuse... « J'ai été prier à l'église », dit-elle de sa voix calme. Et elle caresse doucement le poil satiné de la bête au creux des cuisses qui frissonnent.

C'est le frais matin de six heures ; la tranquillité du dimanche est déjà sur les choses. Les premières cloches doucement tintent, amorties de brume bleue... Des visages luisants, des cheveux plaqués d'huile, des manches de chemises éclatantes apparaissent au seuil des maisons, derrière les haies des potagers, près des glaïeuls roses. La propreté dominicale frise les cheveux des petites filles et luit sur leurs fronts durs, bombés et roux. Il ne fait pas encore très chaud, et le ciel est un peu voilé... Le boulanger apporte un pain dans un essuie-mains à carreaux... J'entends le bruit joyeux des œufs cassés dans la cui-

sine et du lard qui frit dans la poêle... Et puis la cloche sonne pour la deuxième fois.

Je sors de la maison et je descends la route. Des baraques de forains, arrivés déjà pour la fête de jeudi, entourent le tilleul de la place. Je descends vers la gare, je regarde le Christ enchaîné au haut d'un escalier de pierre qui conduit au cimetière. C'est en face de la cure dont la porte cintrée, blanchie d'une chaux bleue, perce un mur blanc à contreforts où débordent des frênes. Je me souviens que, derrière cette porte, Mère fixait le voile diaphane des porteuses de la Vierge, le jour de l'Assomption. Sur une chaise placée au haut du perron, une jeune fille qui était comme une fleur de tulle blanc s'asseyait doucement dans sa frêle corolle... D'autres entraient, traversaient le jardin dans un glissement silencieux. D'autres groupées causaient. Et

c'était dans les verdures sombres comme un frais bouquet délié. Des fillettes aux jupons gonflés, à plusieurs rangées de volants, tournaient doucement dans leur robe ronde en faisant luire leurs jolis cheveux...

Des femmes passent dans le chemin, des paysannes gantées de filoselle qui portent des livres de prières... Je me souviens encore du jardin de ce presbytère où il y avait des pommes dorées qui sentaient l'encens et le buis. L'ancien curé, à chaque automne, nous en envoyait une manne pleine... Je me souviens de cette odeur, au déclin des vacances, quand les guêpes commencent à mourir et que des feuilles gluantes collent aux marches des perrons... L'époque des gaules dans les noyers .. des poires qu'on range, la queue en l'air, sur la paille des greniers, tandis que le vent souffle ou que la pluie crépite... La soli-

tude dans les campagnes errait de plaine en plaine... les premiers froids rôdaient le long des vestibules... pour goûter, les jours noirs, il fallait allumer la lampe.

Maintenant je remonte doucement le long de maisonnettes très pauvres, où des géraniums roses prêtent une grâce mélancolique aux petits rideaux déchirés, le long d'un ruisseau où, jadis, je marchais pieds nus en cherchant des faïences brisées, des morceaux de jatte ou d'assiette ornés d'une rose ou d'un coq... Voici la source où je venais avec Mère — et je revois sous un sureau cette pâleur immobile qui était son visage... Voici la petite forge, avec son vieux toit creux comme un visage usé de larmes... Voici, en face, l'estaminet de Saint-Eloi, avec l'image du saint qu'on a repeinte pour la kermesse... Je regarde ses paupières noires, sa mitre et son

manteau doré... Une poule glousse, des oies se dandinent en tendant le cou; au seuil d'une chaumière, un chat roux erre silencieusement...

Et puis la cloche sonne pour la troisième fois.

Je puis imaginer ma vie à n'importe lequel de ces humbles foyers. . Ici, où des hortensias bleus et des bégonias de cire rose fleurissent une fenêtre propre, j'aurais été la couturière qui coud les premières communions de mousseline et les deuils pauvres de serge noir. Dans la cabane obscure, abritée d'un tilleul, j'aurais été la mère courageuse qui a des fils blonds et brûlés de soleil et de terre. Dans cette cour, à peine fleurie de quelques maigres dahlias, j'aurais raccom-

modé, le soir, des vêtements d'ouvrier... Ici j'aurais vécu la vie des paysannes aisées qui ont une vache et des poules, une petite chapelle au milieu des champs, un potager avec des lis, une corbeille d'œillets devant la maison... Et, dans cette ferme silencieuse, j'aurais été l'heureuse fermière ! J'aurais surveillé la moisson, guetté le retour des vaches par les chemins creux où les mûres noires tremblent aux tiges épineuses ; j'aurais prié, le soir, avec les servantes et les domestiques ; je me serais éveillée au bruit des troupeaux lourds ébranlés vers les pâturages... La gaîté des vacances aurait ri dans mon vieux jardin, dans le verger où mes neveux adolescents auraient embrassé, pour la première fois, la joue d'une petite cousine blanche... Ils auraient erré, enlacés, sur le bord du ruisseau où il y a des prunes roses, sous les pom-

miers obliques, au long des ruches endormies... Ils auraient fait de belles toilettes pour la messe du dimanche, et ils auraient ri pendant le sermon... Puis, un beau soir d'automne, la grande voiture les aurait emmenés dans l'odeur des jardins fanés...

Je revois cette ferme où, chez une vieille parente, avec des cousins étudiants et des cousines de province, je passai des vacances heureuses. La maison blanche s'assoupissait entre les ormes de la grande route ; au seuil d'un vestibule glacé où dormaient, aux branches d'une volière, des oiseaux empaillés, notre parente nous attendait. Et dans ce vestibule, dans l'escalier tournant, dans les alcôves enfermées sous d'antiques rideaux blancs, on sentait une odeur d'église. Il y avait une salle à manger, ombragée de feuillage, baignée d'une ombre verte ; des tarins



dans une cage, au mur d'une petite chambre gaie où l'on déjeunait le matin ; une cuisine basse où, dans de grandes marmites, cuisait du son pour les cochons..., où les servantes, le soir, chantaient des cantiques à la Vierge. Les abeilles, tout le jour, bourdonnaient aux fenêtres. Les étudiants en casquette ronde chassaient dans la campagne. Les jeunes filles sous de grands chapeaux secouaient des reines-claude dans l'odeur des phlox blancs. Le dimanche on allait à la messe ; le petit piano criait d'une voix vieillotte dans l'odeur des cigares... Je me souviens de ce banc vert, entouré de pommiers, où l'ombre était épaisse. Je revois les fruits pourris, sous une nuée de guêpes. J'entends le bruit d'une pomme tomber solitairement dans le bruit des fléaux...

\* \* \*

... Le piaffement d'un cheval, le bourdonnement d'une batteuse, le roucoulement qui tourne dans l'air tiède et doré, bercent des fruits de neige au bord du ciel d'azur. Sur la terrasse de la villa des voix parlent avec gaîté. J'aime la fraîcheur des rires, dans ces beaux matins clairs où la manche flottante d'un peignoir s'accoude nonchalamment aux guirlandes d'un balcon... où les pavés de la grand'route, étincelants de lumière, endorment leur azur sous les éventails des érables.

Qu'on se sent loin, ici, du trouble amer des jalousies, des haines, des passions, des vanités... Comme tout est simple au cœur candide endormi dans le bruit des guêpes comme l'abricot de l'espalier... Les sabots

vides au seuil d'une cabane, la herse appuyée au dos d'une chapelle, la faux luisante contre le hêtre, le rateau renversé au bord de la rivière disent les travaux paisibles, les foins parfumés de l'été, l'âme des campagnes endormie à l'ombre des haies de juillet, la ménagère active qui fait grincer la pompe, et dont l'aile dorée du frais chapeau de jonc s'incline, dans le potager, près de la rhubarbe aux tiges roses, ou des poireaux bleus que le vent balance... Un paysan, dans un chariot, déplie un mouchoir rouge comme une fleur écarlate... Une poule glousse; le cri d'un coq monte en zig-zag dans l'ombre d'un sapin... Au bord d'un chemin où se répand l'écume embaumée des gaillets, des moutons s'assoupissent dans le miel du soleil. Les grelots d'un harnais tintent, et la roue pesante écrase la terre qui gémit. Une

jeune femme repasse en chantant, entre les volets d'une fenêtre ouverte, et l'on voit l'éclat blanc du linge derrière l'éclat sanglant des géraniums...

Dans la boutique déserte, où je suis entrée tout à l'heure, j'ai senti respirer l'âme docile et douce d'une petite sainte Vierge de village qui, près d'un pot de lis, aurait tricoté pour un laboureur des chaussettes en laine rose. Des cotons dépliés, qui voilaient la lumière, tremblaient à la vitrine; des faïences blanches luisaient dans une ombre embaumée de pommes; des guêpes tournaient sans bruit autour des bocaux transparents, où les bonbons enluminés ressemblaient à des fleurs naïves. Des seaux de fer bleu pendaient au plafond; il y avait sur le comptoir une corbeille de tomates et une corbeille d'œufs; une machine à coudre ronflait monotonément

dans l'entrebâillement d'une porte où l'on voyait, silencieuse et couchée, l'aile d'une robe à ramages.



Lentement, lentement, le poids des seaux remplis lui tirant les épaules, une paysanne monte le sentier. Les seaux sont d'émail bleu, l'eau à peine azurée tremble comme un fruit de soleil. La fille baisse la tête et, foulant d'un pas cadencé le tapis mouvant de son ombre, fait tinter les pavés sous ses sabots brûlants... Des sources d'ombre noire jaillissent d'un massif, — et, dans les branches flexibles des saules ajourés, jaillissent des sources de ciel blanc. Une feuille tombe en tournant dans le fossé bleu plein d'orties ; des taches de soleil frissonnent sur la haie ; une ombre

de feuillage tremble sur un tas de pavés... Et, tandis que mûrissent dans l'azur du ciel chaud d'énormes fruits de satin blanc, le vent lourd de parfums s'éloigne sur un flot de soleil comme un navire chargé d'arômes.

Arômes suprêmes de l'été expirant... Arômes de foin sucré, de grange, de sapins tièdes... Parfum du dernier chèvrefeuille qui, de ses antennes d'or, secoue dans les troènes l'odeur d'une pêche mûrie entre des roses...

\* \* \*

L'azur brûlant, de rouges glaïeuls près de ce champ de pommes de terre à l'ombre des pommiers... L'ombre épaisse et foncée comme un étang profond... Les noirs groseillers pesant au clair soleil... Les cœurs lourds et

violettes des choux comme des fruits endormis dans les feuilles écartées.

Une mouche. Une betterave arrachée qui traîne, rose, dans la lumière. Une lumière transparente, légère, vive et dorée, qui palpite en battant de l'aile... Et puis l'odeur du thym... Du linge qui sèche .. Des pensées jaunes... Un chœur de voix d'enfants, qui tombent de l'école comme d'un nid dans l'azur... Et puis du bruit là-haut, une ronde de sabots, des paroles distinctes :

Bon cordonnier,  
Nous allons promener...

J'évoque des jours lointains que je n'ai pas vécus. L'enfance de mon père, ses sabots claquetants sur la route, son visage d'enfant par-dessus la haie. Il a volé des pommes qu'il

cache dans sa blouse; et il revient, penché, dans l'ombre noire et brûlante de midi... C'est là-bas en Ardenne, où les maisons de pierre sont douces, où la voix des insectes berce un silence de mort... Une petite église, comme un oiseau tiède, écarte les ailes entre les sapins. Des clématites fleurissent un porche. Un cytise chargé de liserons plie comme un arc de feuilles où les corolles foncées sont de sombres étoiles... Le soleil brûle. Une cloche sonne.

Bonne-maman étale des chemises sur la pelouse du jardin. Sa capeline blanche de paysanne remue entre les trembles, et se penche sur les cornichons où s'endorment des poussins tièdes. Et du jardin on voit, entre les trembles, des roses trémières roses bouger par-dessus un mur blanc. Bonne-maman est vive et menue, toute fraîche, avec un



jupon court. Elle passe près des oignons dans l'essaim des papillons jaunes; elle jette dans sa manne vide une poignée de cerfeuil. Le persil léger est comme une fine dentelle; le cassis répand une odeur d'amande; les panaches des tabacs sont chargés de soleil, et la lumière s'épanche au creux des feuilles comme un ruisseau glacé...

Mais l'image s'efface et une autre se forme...

Sous la fraîcheur des peupliers, près d'une eau glauque et verte, voici Mère dans sa robe ancienne, ma sœur Jeanne avec sa lourde tresse qui remue sans cesse entre ses épaules, ses yeux bleus et profonds comme deux sveltes iris. C'est au bord de la Dyle, où il y a des saules et des glycéries; elles s'asseyent dans un ruban d'ombre entre deux rangs de peupliers, et déposent dans

l'herbe fleurie un petit panier couvert qui sent le fruit mûr et la cassonade. On me dit de ne pas m'approcher de l'eau, et je cueille une cigüe; puis je m'assieds sous un bouleau. Des chrysomèles, au tronc d'un saule, sont des étincelles vertes; l'odeur des menthes traîne sur la rivière. Je regarde des moustiques danser dans l'air bleuté comme de légères fleurs d'or..., d'autres plus grands, qui glissent au fil de l'eau en allongeant les pattes. Une petite fumée monte d'un toit rouge, entre les arbres, et se mêle au soleil. Le roucoulement d'une tourterelle est comme le souffle balancé du silence tiède et doux.

Et puis encore...

Le chemin de croix, un dimanche après vêpres. L'église, dans la chaleur torride, est comme le cœur frais d'un caillou, et les prières glissent des lèvres dans l'eau vive et

glacée d'une source de silence... Dehors, sous l'azur embrasé, des coqs et des cigales semblent remuer des flammes; une pompe grince, des joueurs de boules rient, et l'on entend, de distance en distance, une quille se renverser avec un bruit qui se prolonge. Le parapluie rouge de Crollée est ouvert sur la petite place — et, comme dans le fond d'un calice un insecte fané, le visage terne de la vieille femme apparaît au milieu, entre deux boucles grasses. Elle vend des harengs-saurs et des bonbons humides; en sortant de l'église nous achèterons des *boules*.

Et puis...

Une distribution de prix, dans la cour d'une école — et je ne sais même plus où, à Limal ou à Ottignies... On nous a fait ranger le long d'un mur blanchi où grimpe une petite vigne. Et Mère et ma sœur, assises

côte à côte, sourient sous leur ombrelle en distribuant des livres rouges. Une dorure étincelle entre les gants de Mère; Jeanne se penche en tournant la tête, et dans l'ombre de son chapeau la frange de ses cheveux paraît bleue sur son front. Une poule fait du bruit sur la route. Une petite fille cache sous son tablier un lis blanc qui embaume. Au fond d'une niche creusée dans la muraille sourit une vierge à l'écharpe azurée, qui a des roses sur ses pieds nus...

Et puis c'est aujourd'hui, avec les choux gonflés comme d'énormes pommes .. avec les grillons secs et les papillons silencieux... avec l'oseille rongée mêlée au réséda... avec les mouches fanées dans l'ombre du poirier. . avec les guêpes bleues, suspendues horizontalement, qui trépident comme des lames d'acier..., une se traîne au creux d'une feuille,

s'arrête pâmée, voluptueuse, inerte, les ailes pendantes, comme appuyée sur le menton... Un toit de chaume tout neuf est blond comme une abeille; un toit rose est comme une rose. Le vent soupire au sein gonflé des poires comme un amour adolescent.

\* \* \*

Une pluie balsamique tombe depuis ce matin. Dans une chaleur lourde où l'été agonise les hirondelles tournoient, perçant de leurs cris, comme de flèches aigües, le silence. En face de ma fenêtre, dans le jardin d'une villa, posée comme un nid de feuillage au bord d'une coupe de fleurs, de gazons et de fruits, la pelouse bombée pâlit comme une perle.

La jeune femme malade que j'ai vue tant

de fois assise sous le balcon, dans l'ombre noire de la glycine, est repartie tantôt. Je songe à sa grâce charmante, quand penchée sur les roses-bengale elle cueillait des fleurs de rosée pareilles à des framboises, sa chevelure voluptueuse gonflée au creux d'or de la nuque ainsi qu'un fruit pesant ..

Je ne la connaissais pas mais j'aimais sa beauté, sa taille pliante, et la chanson qui flottait le matin dans l'envolement de sa robe claire.

\* \* \*

Un orgue de Barbarie est venu jouer sous ma fenêtre. Je l'ai écouté tristement, regardant bouger en cadence les branches jaunes d'un sureau et la cime verte d'un peuplier. Légère, calme, assourdie, la petite valse tour-

nait comme une feuille morte... Puis elle s'est tue, et tandis que grinçaient les roues j'ai entendu le chien gémir.

Maintenant cette tristesse s'éloigne... ces roues grinçantes, cette bête misérable qui tremble, la petite valse enfermée dans l'orgue comme dans une pauvre cage un oiseau exotique dont le froid flétrit le plumage. Sur la route où, tantôt, je les écoutais grelotter, la charrette du marchand de légumes passe dans un tintement de cloche, et la voix du vieil homme s'élève, chevrottante et joyeuse : « Les légumes!... Les fruits!... Les marrons!... Les beaux choux-fleurs à deux gros sous ! »

Où est le temps où, petite fille, je sortais de la maison en entendant ce cri et le tintement de la clochette, pour acheter des pommes que les choux avaient parfumées ? La vieille Crollée, ivre et rageuse, escortait

*Cosse* qui poussait la brouette. Et le pauvre idiot trébuchait en laissant pendre une lèvre énorme. Le couple hideux chaque samedi traversait le village. Où sont-ils aujourd'hui? Et d'où vient celui-ci dont la petite charrette, pleine de carottes roses, s'éloigne en brisant le soleil?

L'azur du ciel se couvre d'or. Et dans le remous de mes souvenirs je vois Mère emporter, dans un panier d'osier, des artichauts emperlés de pluie blanche.

\* \* \*

Une invincible mélancolie m'a poussée au jardin. Je me suis promenée longtemps, respirant la saveur poivrée des pommes de terre qui traînait, dans le crépuscule, les nostalgies d'octobre. Un mouton bêlait tristement.



Un jeune garçon, dont je voyais remuer la casquette entre les dahlias, sifflait derrière la haie; et le grelottement d'un linge blanc aux branches d'un groseiller m'a remplie de tristesse.

Ici l'obscurité envahit peu à peu la chambre. Le grand silence d'automne descend avec une lenteur solennelle, m'étreignant le cœur d'une angoisse affreuse. Le parfum des dernières roses, qui sur ma table développent solitairement leurs corolles pâlies, me trouble tout à coup. Et le grelot perçant des vaches résonne sous ma fenêtre avec inquiétude.

Il est sept heures. Le silence obscur de la nuit pèse dans les cimes profondes. Mon cœur étrangle à entendre des rires, un pas dans le sentier, le bruit des volets qu'on referme..., à distinguer à peine la silhouette

d'un enfant, assis sur une borne au bord de la route...

\* \* \*

Je me rappelle encore que dans ce bois charmant, où je passais hier, je ressentais il y a six ans l'enchantement de l'amour. Je sais que c'était un dimanche et qu'une amie m'accompagnait.. Y avait-il comme aujourd'hui des scabieuses bleues au pied des chênes ?... des gouffres de lumière où des fleurs balançaient de longs épis dorés ?... des cloches d'automne, tristes et douces, dans les églantiers en fruits rouges ?

Appuyée à un arbre j'ai médité solitairement, écoutant ces cloches, regardant ces fruits. Du soleil rond, éblouissant, des moustiques d'or pleuvaient dans l'épée d'un rayon.

Je me souvenais de m'être assise au haut d'un tertre gazonné, sous un bouleau qui, dans l'azur, balançait un tronc de soie blanche. Je me souvenais d'une lettre que j'avais lue à cette amie, et que le vent entre les branches pliait comme un roseau... Je sais que c'était un jour chaud, avec des bourdons jaunes et une odeur de miel... avec une vache qui beuglait, un peuplier qui se courbait, une libellule suave et douce arrêtée dans de l'ombre ..

Maintenant l'automne a touché le fourré ; les feuilles jaunies tournent et meurent. J'aime pendant ces derniers beaux jours de m'étendre à l'ombre des meules. Je regarde le gazon trembler, les marrons de satin, se glissant de l'écorce, tomber dans la pelouse. J'écoute les batteuses à blé frémir comme de grandes ailes. Et je songe au jardin d'enfance

où les châtaigniers se dépouillent, où les derniers frelons s'endorment dans l'odeur chaude des raisins mûrs.

\* \* \*

Une mère et ses deux filles passent chaque matin sous ma fenêtre pour aller à l'église. Je les appelle l'*heureuse famille*. La mère a de beaux yeux tranquilles ; les jeunes filles ont de longues tresses lisses. Elles habitent une maison austère, au fond d'un jardin sombre où la pelouse, chargée d'ombre, est entourée de geraniums comme d'une ceinture écarlate... Les arbres y sont vieux, la grille gémit quand on la pousse, et sur le perron bleu aux marches arrondies un petit chien, quelquefois, dort. Rangées avec un soin bourgeois dans l'ombre verte d'un tilleul, des chaises de fer

peintes sont rigides : J'y ai vu l'autre jour un groupe de pensionnaires ; elles étaient cinq et cousaient en riant, avec une gaîté réservée ; leurs cous nus se penchaient ; leurs robes de coton bleu m'ont rappelé mon enfance.

J'ai joué jadis dans cette maison. Les jeunes filles étaient des enfants que j'amusais dans l'herbe. Ma mère et cette mère pieuse travaillaient en causant dans ce coin ombragé. Elles avaient des voix calmes, dont les propos simples et doux se mêlaient, dans l'azur, aux roucoulements des tourterelles. Je me souviens de ces heures bleues et du goûter que l'on faisait ensuite. C'était dans une chambre très claire avec des murs blanchis. Des mains soigneuses beurrèrent du pain ; des framboises répandaient une tremblante rougeur glacée dans la transparence du cristal ; un cœur de

paix dormait dans les vieilles murailles  
comme un fruit embaumé dans la fraîcheur  
d'une cave.

Combien je voudrais être pareille à cette  
mère !... J'élèverais des enfants dans une  
maison pleine de souvenirs; je les verrais  
jouer dans les pelouses ombreuses, sous les  
frênes penchés, sur le perron où dort le  
chien. Les vieux arbres leur apprendraient la  
joie des solitudes, la mélancolie de l'oubli,  
amère et douce comme une tige de menthe.  
Rien ne se souviendrait de nous sinon le  
vieux jardin, les vieilles routes, le village où  
l'on nous aimerait. J'irais chaque jour enten-  
dre la messe dans l'église du village Je  
m'agenouillerais sur le prie-dieu ancien où  
mes mains d'enfant se sont jointes, devant  
la nappe de communion que ma mère a  
brodée... Je ferais des confitures et je compte-

rais le linge... J'aurais confiance en Dieu, j'aimerais les pauvres, je serais bonne.

Il me vient parfois des remords cuisants pour cette vie que j'ai repoussée, pour ce passé que j'ai trahi... Je me sens telle que l'enfant prodigue. — Et dans des landes plus désolées que le désert des paraboles, mauvais berger de mes troupeaux, je laisse bêler mes bêtes affamées en cachant mon front dans mes mains.

\* \* \*

Je me suis absentée huit jours. Pendant ce temps les dahlias ont fleuri. Et le petit érable a fini de mûrir au soleil sa cime dorée comme un melon.

Je suis rentrée, suivant la Dyle, par un après-midi voilé où l'on sentait trembler une

âme de communiante. La lumière scintillait à travers des mousselines; et, sous l'eau immobile, les longs peupliers renversés semblaient roidis de froid. Cependant une abeille encore butinait avec inquiétude. Je l'ai suivie quelques instants. Elle semblait lourde et trébuchait au bord des fleurs pourries, et puis, soudain, a disparu. La menthe parfumait la rivière; un petit enfant chantait en écrasant des feuilles, et sur son grand chapeau de paille une grappe de soleil remuait comme un essaim d'abeilles.

La mélancolie des retours maintenant m'enchanté le cœur. Dans la campagne frissonnante j'ai senti se ranger mes désirs. L'été s'éteint sans bruit, et comme ces jeunes filles trop ardentes que mine la consommation, les roses blanches courbent dans les plates-bandes leurs têtes à demi effeuillées. Hier, peut-être



pour la dernière fois, nous avons dîné au jardin. Il faisait beau; de gros carabes ronflaient sous la vigne vierge et l'odeur des poires mûres tiédissait le silence. C'était dimanche et, dans le crépuscule d'automne où d'aigres cornets à piston se plaignaient alternativement, des cloches s'éteignaient une à une...

Mais cette tristesse m'est chère. Tantôt des petites filles ont passé sur la route. Elles jouaient à la procession et s'étaient parées de feuillages. Une ceinture de houblon ceignait leur taille frêle, un dahlia immaculé tremblait dans leurs cheveux; elles portaient comme des flambeaux des branches de chêne déjà dorées en psalmodiant des litanies : Tour d'ivoire... Maison d'or... Vase sacré... priez pour nous!... Et j'ai songé que de leurs mains charmantes elles ensevelissaient l'été blond.

\* \* \*

Les hirondelles de notre grange sont parties ce matin. Voici l'époque où dans l'ancien jardin fleurissent les roses d'automne.

Dans la petite vigne embaumée le raisin mûr est tiède; sans doute ses grains dorés tremblent doucement à la treille. Et le vent de septembre, en agitant les vrilles, mêle aux grappes odorantes le souffle ardent des œillets rouges...

Ces œillets, je les ai revus C'était dans un rêve que je fis, un soir, dans une malle-poste qui m'emportait sur une blanche route d'Ardenne. En un songe d'un instant je revis ces corbeilles, au milieu du gazon où tombaient en rebondissant des fruits brûlants et pourpres... L'azur de l'été palpitait. Un blond chapeau bougeait

près d'un espalier de brugnon. Des jeune femmes et des enfants mêlaient leurs robes claires dans la pelouse dorée où dansaient des ombres d'abeilles. Et dans cette pelouse, comme autrefois, des scabieuses groupées éparpillaient des îles bleues, flexibles et mouvantes, qui remuaient au vent ..

Ce jour l'ai-je vécu? Revenait-il vers moi par les chemins à jamais adorés du passé?... Était-ce un dimanche d'Assomption — jour de la fête de Mère — après le dîner de famille où les guêpes avaient bourdonné... L'image de ces dîners, déjà, s'efface de mon souvenir. Je n'en revois guère que l'ensemble charmant : la nappe éblouissante chargée de noirs raisins... et, à travers de clairs cristaux, des mains blanches avec des bagues et des cous nus d'enfants... Je songe — et cependant peut-être cela ne fut-il jamais — je songe

qu'on avait dressé cette table au bout du vestibule, près d'une large porte azurée donnant sur la basse-cour. Et par-dessus cette porte ouverte je vois trembler une glycine; et dans cette basse-cour j'entends chanter les coqs... Les cris ardents comme des flammes montaient dans l'air chargé d'arômes; les vieux poiriers luisants bourdonnaient à la grille, et les poires ovales étaient fraîches et roses entre les branches noires..., puis — qui chantait?... Qui souriait dans l'ombre?... Quels doigts, plus satinés qu'un pétale ambré de tulipe, écartaient leurs ongles parfaits autour d'un fruit vermeil?

O mains charmantes! Dans combien de jours désolés vous m'êtes apparues!... Mains de paix et de modestie que j'imagine toujours cousant, épluchant un fruit, caressant le front d'un enfant... O grâces si pures! où

êtes-vous?... Mains des mères d'autrefois, robes chastes dans une allée, nœuds de mousseline en fleur au creux d'un cou plié, démarche qui se penche et rêve... Et les sourcils déployés sur le front comme de sveltes ailes!... Et les tempes si frêles! Et les cœurs si légers!... Dans quel verger céleste, plein de roses et d'abeilles, la mort a-t-elle fixé à jamais votre charme?

La pluie tombe et le jardin pleure.

\* \* \*

Il pleut. Les tombes du petit cimetière vont grelotter sous le vent triste. Et dans le crépuscule mouillé le silence aura froid.

A quoi rêve, sous les sapins transis, la jeune femme du maître d'école — celle qui, sa robe embaumée, fleurissait un petit

jardin plein de poiriers et de tomates ?

Je la revois encore quand, derrière le grillage, elle caressait sa petite fille dans l'azur léger des soirs d'autrefois. Sa voix était plus douce que l'odeur des framboises. Et ses sombres yeux de velours, comme d'ardents bourdons, semblaient puiser toute la sève au calice pur de son visage...

Je la vois dans sa tombe comme dans un nid tiède, où la robe immobile courbe sa traîne molle. Ses yeux sont clos — et sur son front les bandeaux noirs dessinent, comme autrefois, deux sombres pétales de pavot.

Sous les sapins du cimetière l'ombre répand son voile où glissent des rainettes... Mais dans cette ombre douce ne dorment pas mes morts. Je songe que, sur leur tombe, le rosier dépouillé se couvre de baies rouges où le vent se déchire et pleure...

Ici, pourtant, leur cœur eût été plus content. Ils auraient senti les sapins. Ils auraient entendu sonner la cloche grêle de la vieille maison. Ils auraient entendu passer les chariots de juillet pleins de foins odorants, d'enfants roux comme des écureuils, et de jeunes filles plus gaies que des abeilles.

Il pleut... Que fait-on dans la vieille maison? J'ai vu l'autre jour aux fenêtres deux petites filles aux tresses blondes.

Sans doute qu'elles ont goûté. Et, penchées sous la lampe, elles étudient dans un atlas, ou recopient, en s'appliquant, quelque analyse grammaticale dans un cahier ligné de bleu...

Je voudrais savoir si elles jouent parfois dans la noire remise... Si le cerceau court le long des poiriers... Si le vent du soir leur

fait peur quand il passe en sifflant entre les haricots?...

Les haricots se fanent; les pommes sont roses dans les pommiers... Tout au fond du jardin il y a, sur le mur bas, *quelle* plante grimpante dont la courbe seule des rameaux, harmonieusement arqués, est restée dans mon souvenir?

Les petites filles dansent, en été, près de ce mur, près de cette plante. Ah! comme le bruit léger de leurs pieds sur la cendre ferait pleurer mon cœur!

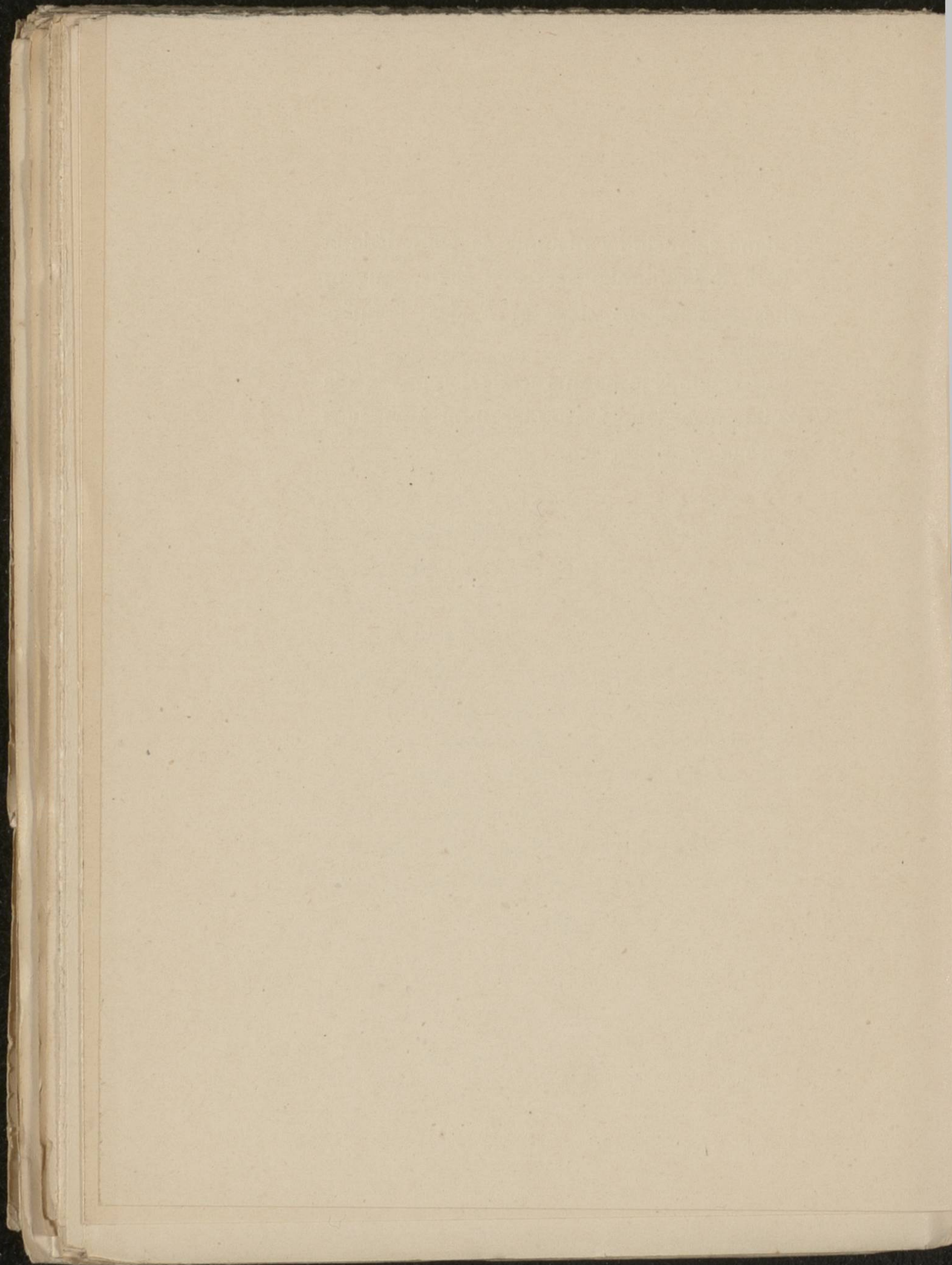
Savent-elles que j'ai vécu ici?... Quand elles me voient passer, songent-elles à mes jeux... au petit tablier que je déchirais à la grille... aux rondes que je chantais dans l'odeur triste des crépuscules?

Savent-elles que le rosier m'a donné de ses roses... que j'ai dormi dans la pelouse?



Quand le melon embaume ce coin tiède et sucré où les framboisiers sont épais, songent elles à d'anciens soirs et à des poupées mortes?...

Longtemps je me suis arrêtée, appuyée à la grille, regardant frissonner mon âme dans le frêne épars et glacé.



---

Brux. — Imp. V<sup>e</sup> Monnom, 32, rue de l'Industrie.

---

Printed and Published by J. G. ...

